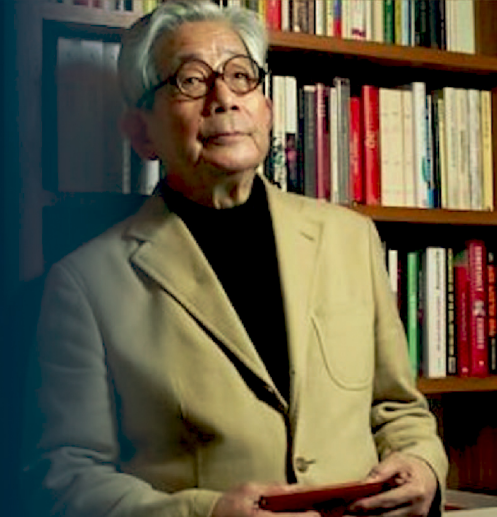


MARCO LUPIS



ENTRETIENS du Siècle Court



Rencontres avec les protagonistes de la culture,
de la politique et de l'art du XX^{ème} siècle

Marco Lupis

Entretiens Du Siècle Court

«Tektime S.r.l.s.»

Lupis M.

Entretiens Du Siècle Court / M. Lupis — «Tektime S.r.l.s.»,

ISBN 978-8-87-304408-6

ISBN 978-8-87-304408-6

© Lupis M.
© Tektime S.r.l.s.

Содержание

table des matières	6
Marco Lupis	8
ENTRETIENS	9
Introduction	10
Tertium non datur [1]	11
Sous-commandant Marcos	14
Venceremos ! (tôt ou tard)	15
Peter Gabriel	19
Le lutin du Rock	20
Claudia Schiffer	23
La plus belle de toutes	24
Gong Li	29
À#clair de lune	30
Ingrid Betancourt	33
La pasionaria des Andes	34
Aung San Suu Kyi	37
Se libérer de la peur	38
Lucia Pinochet	41
â## Asasinar, torturar y hacer desaparecer â##	42
Mireya Garcia	47
Impossible de pardonner	48
Конец ознакомительного фрагмента.	50

Marco Lupis

UUID: 69b260a4-46e0-11e8-81f8-17532927e555

Ce livre a été créé avec StreetLib Write (<http://write.streetlib.com>).

table des matières

- 1 [Marco Lupis](#)
- 2 [ENTRETIENS](#)
- 3 [Introduction](#)
- 4 [Sous-commandant Marcos](#)
- 5 [Peter Gabriel](#)
- 6 [Claudia Schiffer](#)
- 7 [Gong Li](#)
- 8 [Ingrid Betancourt](#)
- 9 [Aung San Suu Kyi](#)
- 10 [Lucia Pinochet](#)
- 11 [Mireya Garcia](#)
- 12 [Kenzaburô Ōe](#)
- 13 [Benazir Bhutto](#)
- 14 [Le roi Constantin de Grèce](#)
- 15 [Hun Sen](#)
- 16 [Roh Moo-hyun](#)
- 17 [Hubert de Givenchy](#)
- 18 [Maria Dolores Miró](#)
- 19 [Tamara Nijinsky](#)
- 20 [Franco Battiato](#)
- 21 [Ivano Fossati](#)
- 22 [Tinto Brass](#)
- 23 [Peter Greenaway](#)
- 24 [Suso Cecchi de Amico](#)
- 25 [Rocco Forte](#)
- 26 [Nicolas Hayek](#)
- 27 [Roger Peyrefitte](#)
- 28 [José Luis de Vilallonga](#)
- 29 [Baronessa Cordopatri](#)
- 30 [Andrea Muccioli](#)
- 31 [Xanana Gusmao](#)
- 32 [José Ramos-Horta](#)
- 33 [Monsignor do Nascimento](#)
- 34 [Khalida Messaoudi](#)
- 35 [Eleonora Jakupi](#)
- 36 [Lee Kuan Yew](#)
- 37 [Khushwant Singh](#)
- 38 [Shobha De](#)
- 39 [Joan Chen](#)
- 40 [Carlos Saul Menem](#)
- 41 [Pauline Hanson](#)
- 42 [Gennadi Volkogonov](#)
- 43 [Gao Xingjian](#)
- 44 [Wang Dan](#)
- 45 [Zang Liang](#)

- 46 [Stanley Ho](#)
- 47 [PÃldÃn Gyatso](#)
- 48 [Gloria Macapagal Arroyo](#)
- 49 [Cardinal Sin](#)
- 50 [GÃnÃral Giap](#)
- 51 [Amiral Corsini](#)
- 52 [Monseigneur Gassis](#)
- 53 [Men Songzhen](#)
- 54 [Ã#pilogue](#)
- 55 [Remerciements](#)
- 56 [Notes](#)

Du mÃme auteur :

Il Male inutile

I Cannibali di Mao

Cristo si Ã fermato a Shingo

Acteal



Ã# bord dÃun hÃlicoptÃre de lâ#armÃe amÃricaine pendant une mission
Journaliste, photoreporter et Ãcrivain,

Marco Lupis

a t le correspondant Hong Kong du quotidien *La Repubblica* .

ENTRETIENS

du Siècle Court
Marco Lupis

Rencontres avec les protagonistes de la politique, de la culture et de l'art du XX^e siècle

Traduction : Maria Rosenberger

PROPRIÉTÉ INTELLECTUELLE RÉSERVÉE

Copyright © 2017 by Marco Lupis Macedonio Palermo di Santa Margherita

Tous droits réservés à l'auteur

interviste@lupis.it

www.marcolupis.com

Première édition italienne Copyright © 2017 Edizioni del Drago

ISBN :

Copyright © 2018 Tektime



Cette œuvre est protégée par les lois sur le droit d'auteur.

Toute reproduction, même partielle, est interdite.

Le journaliste est l'historien de l'instant

Albert Camus

à Francesco, Alessandro et Caterina

Introduction

Tertium non datur [1]

C'était l'automne à Milan, en ce sordain lointain mois d'octobre 1976, quand, remontant rapidement le Corso Venezia vers le théâtre San Babila, j'allais faire la première interview de ma vie.

J'avais seize ans, et avec mon ami Alberto j'animais pour une des premières radios privées italiennes, Radio Milano Libera, une mission d'information au titre peu original de «Spazio giovani» [2].

Ces années-là étaient tellement des années formidables, où tout semblait pouvoir arriver, et arrivait effectivement. Des années merveilleuses. Des années terribles. C'étaient les années de plomb, celles de la contestation étudiante, des cercles autogérés, des grèves lycéennes, des manifestations qui débouchaient presque toujours sur la violence. Des années d'enthousiasmes énormes, riches d'un ferment culturel qui semblait devoir exploser tant il était vif, inclusif, global. Des années d'affrontements et, parfois, de morts : d'un côté les jeunes de gauche, de l'autre ceux de droite. Tout était beaucoup plus simple qu'aujourd'hui : on était d'un côté, ou de l'autre. Tertium non datur.

Mais c'était surtout des années où chacun d'entre nous avait l'impression, et souvent bien plus qu'une simple impression, de pouvoir changer les choses. De réussir à faire la différence.

Nous, dans le fond, nous traversions tranquillement ce tumulte d'excitation, de culture et de violence. Les attentats, les bombes, les Brigades rouges étaient un arrière-plan fixe de notre adolescence ou de notre jeunesse, selon l'âge- mais, somme toute, ils ne nous choquaient pas plus que ça. Nous avons rapidement appris à vivre avec, d'une manière pas très différente de celle que j'allais rencontrer des années plus tard auprès des populations vivant un conflit ou une guerre civile. Leur vie s'est adaptée à ces conditions extrêmes, un peu comme notre vie d'alors.

Avec mon ami Alberto, nous voulions vraiment essayer de faire la différence ; d'enthousiasmes sans limites et d'une grande, très grande inconscience, à un âge où les adolescents d'aujourd'hui passent leur temps à poster des selfies sur Instagram et à changer de smartphone, nous lisions tout ce qui nous tombait sous la main, nous participions aux kermesses musicales - à cette époque magique où le rock naissait et se diffusait- aux mega-concerts dans les parcs, aux cin-clubs.

C'est pour cela qu'en cet après-midi humide d'un octobre d'il y a quarante ans, nous nous hâtons vers le théâtre San Babila, des idées pleines la tête et un enregistreur à cassettes dans la poche.

Le rendez-vous était fixé à 16 heures, environ une heure avant le début de la représentation de matinée. Dans les sous-sols du théâtre, où se trouvaient les loges des artistes, on nous conduisit jusqu'à celle du premier rôle. C'est là que nous attendait le protagoniste de notre interview, la première de ma carrière de journaliste : Peppino de Filippo [3].

Je ne me rappelle pas grand chose de cet entretien, et les bandes des enregistrements de nos missions se sont perdues dans l'un des innombrables dérangements de mon existence.

Mais je me souviens encore parfaitement aujourd'hui de cette décharge électrique subtile, de ce frisson d'énergie qui précède -je devais le comprendre mille fois par la suite- une interview importante. Une rencontre importante, car chaque interview est bien plus qu'une simple série de questions et de réponses.

Peppino de Filippo était à la fin d'une carrière théâtrale et cinématographique -il devait mourir quelques années plus tard- qui avait déjà fait date. Il nous restait devant

son miroir, sans cesser de se maquiller. Il fut gentil, courtois et disponible, et fit semblant de ne pas s'attarder de trouver en face de lui deux adolescents boutonneux. Je me souviens de ses gestes calmes, méthodiques, alors qu'il appliquait son maquillage de scène, qui me sembla lourd, pais, et très pacifique. Mais je me souviens surtout d'une chose : la tristesse profonde de son regard. Une tristesse qui me toucha intensément, parce que je la ressentis intensément. Peut-être sentait-il que son existence touchait à son terme, ou peut-être n'attendait-ce que la démonstration de ce que l'on dit depuis toujours des comiques, qui, faisant rire tout le monde, sont les personnes les plus tristes du monde.

Nous parlâmes de théâtre, et, naturellement, de son frère Eduardo ^[4]. Il nous raconta qu'il était né sur les planches, toujours en tournée avec la compagnie familiale.

Nous le quittâmes environ une heure après, un peu étourdis, notre cassette pleine.

Ce ne fut pas seulement la première interview de ma vie. Ce fut surtout le moment où je compris que le métier de journaliste était la seule option envisageable pour moi. Et ce fut le moment où j'expérimentai pour la première fois cette alchimie étrange, cette subtile magie, presque, qui s'instaure entre l'interviewé et l'intervieweur.

Une interview peut être la formule mathématique de la vérité, ou une exhibition inutile et vaniteuse. L'interview est également une arme puissante entre les mains du journaliste, qui a le pouvoir de décider s'il doit complaire à l'interviewé ou servir et captiver le lecteur.

Pour moi, l'interview est aussi beaucoup plus ; c'est une confrontation psychologique, une séance de psychanalyse. Interviewé et intervieweur y sont tous deux impliqués.

Comme me le dit plus tard le marquis de Vilallonga, dans l'un des entretiens de cet ouvrage, «le secret est tout entier dans cet état de grâce qui se crée quand le journaliste cesse de l'être et devient un ami à qui on raconte tout. Même ce qu'on ne raconte pas à un journaliste».

L'interview est la mise en pratique de l'art socratique de la maïeutique, la capacité du journaliste à tirer de l'interviewé ses pensées les plus sincères, à le pousser à baisser sa garde, à le surprendre pendant qu'il raconte et se raconte sans fard.

Cette alchimie particulière ne se crée pas toujours. Mais quand cela arrive, c'est une belle interview. Quelque chose de plus qu'un échange stérile d'attaques et de parades, rien à voir avec la vanité inutile du journaliste qui ne vise qu'à obtenir un scoop.

En plus de trente ans d'activité journalistique, j'ai rencontré des célébrités, des chefs d'état, des Premiers ministres, des leaders religieux et politiques. Mais je dois reconnaître que je n'ai pas ressenti une véritable forme d'empathie avec eux.

En vertu de ma formation culturelle et de mes origines familiales, j'aurais dû me sentir de leur côté, de ceux et celles qui exercent le pouvoir, qui ont le pouvoir de décider du destin de millions de personnes, de leur vie et souvent de leur mort. Parfois du devenir de peuples entiers.

Mais cela ne s'est jamais passé comme ça. Je n'ai éprouvé d'empathie, de courant de sympathie, de frisson et d'excitation qu'en rencontrant les rebelles, les lutteurs, ceux qui étaient prêts à sacrifier leur existence, souvent tranquille et aisée, pour leurs idéaux.

Qu'il s'agisse d'un chef révolutionnaire en passe-montagne, rencontré dans une cabane de la jungle mexicaine, ou d'une des ces mères courageuses qui, digne et opiniâtre, essayait de connaître la vérité sur la fin horrible de ses enfants, desaparecidos dans le Chili de Pinochet.

Ce sont eux qui m'ont semblé être les véritables grands de ce monde. Eux qui m'ont semblé avoir le pouvoir véritable.

Grotteria, août 2017

Les entretiens rassemblés dans ce livre ont été publiés entre 1993 et 2006 dans des titres de presse pour lesquels j'ai travaillé au fil du temps, comme envoyé ou correspondant,

principalement en Amérique latine et en Extrême-Orient : les hebdomadaires *Panorama* et *L'Espresso* , les quotidiens *Il Tempo* , *Il Corriere della Sera* et *La Repubblica* ; certains ont été faits pour la *rai* .

J'ai volontairement conservé la forme initiale dans laquelle ils ont été rédigés à l'origine, parfois selon l'alternance classique de questions/réponses, et d'autres fois dans la structure plus informelle de *l'entretien au fil de l'eau* .

J'ai choisi de faire précéder chaque entretien d'une introduction qui permette d'aider le lecteur à s'orienter dans l'espace et dans l'époque à laquelle ils ont été réalisés.

Sous-commandant Marcos

Venceremos ! (t'ou tard)

Chiapas, Mexique, San Cristobal de Las Casas, H¹tel Flamboyant . Le message a t¹ gliss¹ sous la porte de ma chambre :

D¹part aujourd¹hui pour la Selva.

Rendez-vous ¹ la r¹ception ¹ 19h00.

Prendre des chaussures de marche, une couverture,

un sac ¹ dos et des bo¹tes de conserve.

Je n¹ai qu¹une heure et demie pour r¹unir le tout. Ma destination se trouve au c¹ur de la jungle. ¹ la fronti¹re du Mexique et du Guatemala, o¹ commence la Selva Lacandona, l¹un des rares endroits encore inexplor¹s au monde. Actuellement, il n¹y a qu¹un ¹tour-operator¹, tr¹s particulier, qui puisse me faire arriver jusque l¹-bas. Il se fait appeler sous-commandant Marcos et la Selva Lacandona est son dernier refuge.

De toute ma carri¹re, ce dont je reste aujourd¹hui encore le plus fier est sans aucun doute cette rencontre d¹avril 1995 avec le *sous-commandant* Marcos dans la jungle *Lacandona* du Chiapas, pour le suppl¹ment hebdomadaire *Sette* du *Corriere della Sera*. Premi¹re interview par un journaliste italien. Je ne suis pas s¹r, en fait, que le sympathique et omnipr¹sent Gianni Min¹ ^[5] n¹y soit pas all¹ avant moi ; mais ¹ coup s¹r bien avant que le mythique sous-commandant, dans son ¹ternel passe-montagne noir, n¹ait mis sur pied dans les ann¹es suivantes une esp¹ce d¹authentique ¹service de presse gu¹rillero¹ qui escortait vers son refuge de la jungle des journalistes du monde entier.

Cela faisait presque deux semaines que, dans les derniers jours de mars 1995, l¹avion en provenance de Ciudad de Mexico avait atterri sur le petit a¹roport militaire de Tuxla Gutierrez, la capitale du Chiapas. Sur la piste roulaient des avions frapp¹s de l¹embl¹me de l¹arm¹e mexicaine et des v¹hicules militaires stationnaient, mena¹sants, en bord de piste. Trois millions d¹habitants vivaient sur ce territoire grand comme un tiers de l¹Italie. La plupart d¹entre eux ont du sang indien dans les veines : deux cent cinquante mille descendent directement des Mayas.

Je me trouvais dans l¹une des zones les plus pauvres du monde : quatre-vingt-dix pour cent des Indiens n¹ont pas acc¹s ¹ l¹eau potable. Soixante-trois pour cent sont analphab¹tes.

Tout me semblait tr¹s clair : d¹un c¹t¹ les quelques propri¹itaires terriens blancs, richissimes. De l¹autre les innombrables *campesinos* , qui gagnaient en moyenne sept pesos par jour, soit moins de dix dollars.

Pour eux, l¹espoir de changement ¹tait n¹ le premier janvier 1994. Alors que le Mexique signait l¹accord de libre ¹change commercial avec les ¹tats-Unis et le Canada, un r¹volutionnaire cagoul¹ d¹clarait la guerre ¹ son propre pays : ¹ cheval, arm¹s de fusils - certains (tr¹s peu) ¹taient vrais, les autres ¹taient en bois- deux mille hommes de l¹Arm¹e zapatiste de lib¹ration nationale occupaient San Cristobal de Las Casas, l'ancienne capitale du Chiapas ; leur mot d¹ordre : ¹« Terre et libert¹ ¹».

Nous savons aujourd¹hui comment s¹est chev¹ le premier round, d¹cisif : les cinquante mille soldats envoy¹s avec des blind¹s pour dompter la r¹volte ont eu le dessus. Et Marcos ? Qu¹¹tait devenu l¹homme qui avait d¹une certaine mani¹re fait revivre la l¹gende d¹Emiliano Zapata, h¹ros de la r¹volution mexicaine de 1910 ?

19 h 00, H¹tel Flamboyant : mon contact est ponctuel. Il s¹appelle Antonio, c¹est un journaliste mexicain qui n¹est pas mont¹ qu¹une fois dans la Selva, mais dix, cent fois. Bien s¹r, aujourd¹hui, ce n¹est plus comme l¹an dernier, quand Marcos ¹tait relativement tranquille avec ses hommes dans le petit village de Guadalupe Tepeyac, aux portes de la

Selva, Ã©quipÃ© d'un tÃ©lÃ©phone, d'un ordinateur, d'une connexion Internet, prÃ©t Ã© recevoir les envoyÃ©s spÃ©ciaux des tÃ©lÃ©visions amÃ©ricaines. Aujourd'hui, rien n'a changÃ© pour les Indiens, mais pour Marcos et les siens tout a changÃ© : depuis la derniÃ¨re offensive du gouvernement, les chefs zapatistes ont vraiment dÃ© se cacher dans la montagne. LÃ , plus de tÃ©lÃ©phones, pas d'Ã©lectricitÃ©. Ni de routes : rien.

Le *colectivo* (comme on appelle ici ces Ã©tranges minibus-taxis) roule Ã© toute vitesse entre les tournants, dans la nuit. # l'intÃ©rieur, une odeur de sueur et de tissu mouillÃ©. Il faut deux heures pour arriver Ã© Ocosingo, un *pueblo* aux portes de la Selva. Dans les rues, des filles aux longs cheveux noirs et aux traits indiens rient. Des militaires, en nombre, partout. Pas de fenÃªtres aux chambres de l'unique hÃ´tel, juste un grillage Ã© la porte. On dirait une prison. Une information Ã© la radio : « Le pÃ¨re de Marcos a dÃ©clarÃ© aujourd'hui : mon fils, le professeur d'universitÃ© Rafael Sebastian Guillen Vicente, 38 ans, nÃ© Ã© Tampico, est le sous-commandant Marcos ».

Le lendemain matin, j'ai un nouveau guide. Il s'appelle Porfirio. C'est un Indien, lui aussi.

Dans sa camionnette, il nous faut presque sept heures de trous et de poussÃ¨re pour arriver Ã© Lacandon, le dernier village. La route s'arrÃªte lÃ©. Et la Selva commence. Il ne pleut pas, mais nous avons tout de mÃªme de la boue jusqu'aux genoux. Nous dormons dans des cabanes, sur le trajet, dans la jungle. AprÃ¨s deux jours de marche forcÃ©e, extÃ©nuante, au beau milieu de la jungle inhospitaliÃ¨re, Ã©crasÃ©s par l'humiditÃ©, nous arrivons au village. La communautÃ© s'appelle *Giardin* ; nous sommes dans la zone des *Montes Azules*. PrÃ¨s de deux cents personnes vivent lÃ©. Des vieux, des enfants et des femmes. Les hommes sont Ã© la guerre. Nous sommes bien accueillis. TrÃ¨s peu parlent espagnol. Ils parlent tous *Tzeltal*, le dialecte maya. Je demande : « On va voir Marcos ? » « Peut-Ãªtre », acquiesce Porfirio.

trois heures du matin on me rÃ©veille avec dÃ©licatesse : il faut y aller. Pas de lune, mais beaucoup d'Ã©toiles. Une demi-heure de marche pour arriver dans une cabane. Je devine l'intÃ©rieur la prÃ©sence de trois hommes. Tout est noir, comme leurs passe-montagnes. Dans la note diffusÃ©e par le gouvernement, Marcos est un professeur de philosophie, titulaire d'une thÃ¨se sur Althusser, et d'une formation post doctorat Ã© la Sorbonne. En franÃ§ais, une voix rompt le silence de la cabane : « Nous n'avons que vingt minutes. Je prÃ©fÃ¨re parler en espagnol, si Ã§a ne pose pas de problÃ¨mes. Je suis le sous-commandant Marcos. Mieux vaut ne pas utiliser l'enregistreur, parce que si l'enregistrement Ã©tait saisi tout le monde aurait des problÃ¨mes, et vous le premier. MÃªme si nous sommes officiellement en pÃ©riode de trÃªve, en rÃ©alitÃ© on me recherche par tous les moyens. Posez-moi les questions que vous voulez ».

Pourquoi vous faites-vous appeler sous-commandant ?

On dit de moi : « Marcos est le chef » . Ce n'est pas vrai. Les chefs, ce sont eux, le peuple zapatiste, moi je n'ai de responsabilitÃ©s qu'au niveau militaire. Ils m'ont chargÃ© de parler parce que je suis hispanophone. Mais ce sont les camarades qui parlent Ã© travers moi. Moi, je ne fais qu'observer.

Dix ans de clandestinitÃ©, c'est beaucoup! Comment vivez-vous dans la montagne ?

Je lis. Parmi les douze livres que j'ai emportÃ©s avec moi dans la Selva, j'ai le *Chant GÃ©nÃ©ral*, de Pablo Neruda. Et le *Don Quichotte* ...

Et puis ?

Et puis les jours, les annÃ©es passent, Ã© lutter. # voir tous les jours la mÃªme pauvretÃ©, la mÃªme injustice! On ne peut pas rester ici sans que l'envie de lutter, de changer les choses, n'augmente. Sauf si on est un cynique, ou un fils de pute. Et puis il y a les choses que les journalistes ne me demandent pas, en gÃ©nÃ©ral. Comme le fait que parfois, dans la Selva, on doit manger des rats et boire l'urine de nos compagnons pour ne pas mourir de soif pendant nos longs dÃ©placements! c'est tout.

Qu'est-ce qui vous manque ? Qu'avez-vous laissé derrière vous ?

Ce qui me manque, c'est le sucre. Et une paire de chaussettes sèches. Je ne souhaite à personne d'avoir toujours les pieds mouillés, jour et nuit, dans le froid. Et puis le sucre : c'est la seule chose que la Selva ne donne pas, il faut le faire venir de loin, nous en aurions besoin pour les efforts physiques. Pour ceux entre nous qui viennent de la ville, certains souvenirs sont une forme de masochisme. On se rappelle : « Tu te souviens des glaces de *Coyoacán* ? Et des tacos de *Division del Norte* ? » Des souvenirs. Ici, si on attrape un faisan ou un autre animal, il faut attendre trois ou quatre heures avant qu'il ne soit prêt, et si la faim tourmente les hommes et qu'ils le mangent cru, le lendemain c'est diarrhée pour tout le monde. Ici la vie est difficile, on voit tout sous une autre forme ! Ah, oui, vous m'avez demandé ce que j'ai laissé en ville. Un ticket de métro, une montagne de livres, un cahier plein de photos et quelques amis. Pas normalement, mais quelques-uns.

Quand montrerez-vous votre visage ?

Je ne sais pas. Je crois que le passe-montagne a aussi une signification idéologique positive, il correspond à la conception de notre révolution, qui n'est pas individuelle, qui n'a pas de chef. Avec le passe-montagne, nous sommes tous Marcos.

Mais pour le gouvernement, vous cachez votre visage parce que vous avez quelque chose à cacher ?

Eux, ils n'ont rien compris. Mais le vrai problème, ce n'est même pas le gouvernement, c'est plutôt les forces réactionnaires du Chiapas, les voleurs et les grands propriétaires terriens de la région, avec leurs gardes blanches privées. Je ne crois pas qu'il y ait une grosse différence entre le comportement raciste classique d'un Blanc Sud-Africain vis-à-vis d'un Noir et celui d'un propriétaire terrien du Chiapas avec un Indien. Ici, l'espérance de vie d'un Indien est de 50-60 ans pour les hommes et de 45-50 pour les femmes.

Et les enfants ?

La mortalité infantile est très élevée. Je vais vous raconter l'histoire de Patricia, à vous aussi. Il y a un moment de l'après, en nous explorant une zone l'autre de la Selva, il nous arrivait parfois de traverser une petite communauté, très pauvre, où un compagnon zapatiste nous accueillait à chaque fois. Il avait une petite fille de trois-quatre ans, qui s'appelait Patricia, mais elle, elle prononçait son nom *Paticha*. Je lui demandais ce qu'elle voudrait faire quand elle serait grande et elle me répondait toujours : « la guérillera ». Une nuit, nous l'avons vue, elle avait beaucoup de fièvre. Nous n'avions pas d'antibiotiques et elle devait déjà avoir quarante de fièvre, ou plus. Les linges mouillés se collaient sur elle comme sur un poêle. Elle est morte dans mes bras. Patricia n'avait pas d'acte de naissance. Et elle n'a pas eu d'acte de décès. Pour le Mexique, elle n'a jamais existé, même sa mort n'a jamais existé. Voilà, c'est l'après, la réalité des Indiens du Chiapas.

Le Mouvement Zapatiste a mis en crise le système politique mexicain tout entier, mais il n'a pas vaincu.

Le Mexique a besoin de démocratie et de personnes au-dessus de la mêlée qui puissent la garantir. Si notre lutte permet d'atteindre ce but, elle n'aura pas été vaine. Mais l'Armée Zapatiste ne deviendra jamais un parti politique. Elle disparaîtra. Et quand l'après arrivera, l'après voudra dire que nous aurons la démocratie.

Et si l'après n'arrive pas ?

Militairement, nous sommes encerclés. La vérité est que le gouvernement ne voudra pas céder facilement parce que le Chiapas, et la selva Lacandona en particulier, flottent littéralement sur une mer de pétrole. Et le pétrole du Chiapas est la garantie que l'État mexicain a donné aux États-Unis pour les milliards de dollars que les Usa lui ont prêtés. Il ne peut pas montrer aux Américains qu'il ne contrôle pas la situation.

Et vous ?

Nous, par contre, nous nâ##avons rien Ã perdre. Notre lutte est une lutte pour la survie et pour une paix digne.

Notre lutte est une lutte juste.

2

Peter Gabriel

Le lutin du Rock

À chacune de ses (rares) apparitions sur scène, le mythique fondateur et leader de Genesis confirme que son appartenance pour toutes les formes d'expérimentations musicale, culturelle et technologique ne connaît véritablement pas de limites.

Pour cet entretien exclusif, j'ai rencontré Peter Gabriel au cours de « Sonoria », manifestation musicale milanaise de trois jours, entièrement consacrée au rock. En deux heures de grande musique, Peter Gabriel a chanté, dansé et sauté comme un ressort, entraînant le public dans un spectacle qui, comme toujours, est allé bien au-delà d'un simple concert de rock.

À la fin du concert, il m'a invité à monter avec lui dans la limousine qui l'emmenait, et pendant nous filions vers l'aéroport, il m'a parlé de lui, de ses projets, de son engagement social contre le racisme et l'injustice aux côtés d'Amnesty International, de sa passion pour les technologies multimédia et des secrets de son nouvel album, « Secret World Live », qui allait sortir dans le monde entier.

La fin du racisme en Afrique du Sud, la fin de l'apartheid ; c'est aussi une victoire du rock ?

À a-t-il une victoire du peuple sud-africain. Mais je crois que le rock a contribué à ce résultat, qu'il y a aidé d'une façon ou d'une autre.

De quelle façon ?

Je pense que les musiciens ont fait beaucoup pour élever le niveau de conscience des opinions publiques européenne et américaine vis-à-vis de ce problème. J'ai moi-même écrit des chansons comme "Biko", pour faire en sorte que les politiciens de nombreux pays soutiennent les sanctions contre l'Afrique du Sud, et exercent une pression. Ce sont de petites choses qui ne changeront pas le monde, c'est sûr, mais ça fait une différence, une petite différence qui nous implique tous. Ce ne sont pas toujours les grandes manifestations, les gestes démonstratifs, qui viennent à bout de l'injustice.

En quel sens ?

Je vous donne un exemple. Aux États-Unis, il y a deux petites vieilles du Midwest qui sont la terreur de tous les bourreaux américains latine. Elles passent leur temps à écrire aux directeurs des prisons, sans relâche. Et comme elles sont bien informées, leurs lettres sont souvent publiées dans les journaux américains, avec un fort impact. Et il arrive tout aussi souvent que les prisonniers politiques dont elles ont fait connaître les noms commencent, comme par miracle, à être laissés tranquilles. C'est ça que je veux dire, quand je parle de petites différences. Dans le fond, notre musique, c'est la même chose qu'une de leurs lettres !

Votre engagement contre le racisme est étroitement lié à l'activité de votre label, Real World, qui promeut la musique ethnique ?

Absolument. C'est une grande satisfaction pour moi de réunir des musiciens aussi différents, originaires de pays aussi lointains, de la Chine à l'Indonésie, de la Russie à l'Afrique. Nous avons produit des artistes comme les Chinois Guo Brothers, ou le Pakistanais Nusrat Fateh. J'ai senti une grande inspiration dans leur travail, comme chez tous les autres musiciens de Real World. Le rythme, les harmonies, les voix ! D'ailleurs, j'avais commencé dès 1982 à investir dans ce sens, en organisant le festival de Bath, qui était aussi, dans le fond, la première apparition publique d'une association que je venais tout juste de fonder et qui s'appelait Womad - World of Music Arts and Dance. Là-bas, les gens pouvaient participer activement à l'événement, en jouant sur plusieurs scènes avec des groupes africains. Bref, ce fut une expérience exaltante et significative, qui, par la suite, a été reprise ailleurs dans le monde : au Japon, en Espagne, à Tel Aviv, en France !

C'est est pour ça que vous êtes considéré comme l'inventeur de la World Music ?

Real World et la World Music sont surtout une étiquette commerciale, qui publie la musique des artistes du monde entier pour que cette musique puisse arriver dans le monde entier, dans les magasins de disques, aux stations de radios. Mais moi, j'espère que cette étiquette va vite disparaître, dès que les artistes qui enregistrent pour moi deviendront célèbres. En fait, je voudrais qu'il se passe ce qui s'est passé avec Bob Marley et le reggae : les gens ne disent plus « c'est du reggae », ils disent « c'est du Bob Marley ». J'espère que petit à petit, personne ne demandera plus pour mes artistes : « C'est de la World ? »

Dernièrement, vous avez manifesté beaucoup d'intérêt pour les technologies multimédia. Votre cd-rom « Xplora 1 » a suscité une norme internationale. Comment tout cela s'articule-t-il à l'activité de Real World ?

On peut faire plein de choses avec ce cd-rom, comme choisir les morceaux de chaque artiste en cliquant sur la pochette du disque. Moi je voudrais faire beaucoup d'autres choses de ce genre, parce que l'interactivité est un moyen pour amener vers la musique des personnes qui n'en connaissent pas grand chose. Finalement, ce que Real World essaie de faire, c'est de combiner la musique traditionnelle, faite à la main, si on peut dire, et les nouvelles possibilités qu'elle offre la technologie.

Cela veut dire que pour vous, le rock ne se suffit plus à lui-même, maintenant, qu'il a besoin d'une intervention de l'auditeur. Vous auriez envie que chacun puisse intervenir dans le produit-rock ?

Pas toujours. Par exemple, moi, la plupart du temps, j'écoute de la musique en voiture, et je ne veux pas avoir besoin d'un écran ou d'un ordinateur pour pouvoir le faire. Mais quand un artiste m'intéresse, ou que je veux en savoir plus sur son histoire, dès qu'il vient, ce qu'il pense, qui c'est, le multimédia me propose un matériel visuel qui me convient. En fait, je voudrais que tous les cd aient, dans le futur, ces deux niveaux d'entrée : être écoutés, simplement, ou être explorés, littéralement. Avec Xplora, nous avons voulu construire un petit monde dans lequel les gens puissent se déplacer et décider, prendre des initiatives et interagir avec l'environnement et la musique. On peut faire un tas de choses dans ce cd, comme faire une visite virtuelle des studios d'enregistrement de Real World, assister de nombreux événements (la remise des Grammy Awards ou le Womad Festival, entre autres), écouter des extraits de concert, parcourir ma carrière de Genesis jusqu'à aujourd'hui, et, enfin, mixer mes chansons autant qu'on veut.

Et aussi fouiller dans votre garde-robe, toujours de façon virtuelle, s'entend-il ? C'est vrai (il rit). On peut même fouiller dans la garde-robe de Peter Gabriel !

Tout ça semble être des années-lumière de l'expérience de Genesis. Que reste-t-il de ces années-là ? Vous n'avez jamais eu envie de refaire un opéra-rock comme « The Lamb Lies Down on Broadway », par exemple ? Tout ça est derrière vous ?

Ce n'est pas facile de répondre. Je pense que certaines de ces idées m'intéressent encore, mais de façon différente. D'une certaine manière, ce que j'essayais de faire dans ma dernière période avec Genesis était lié au multimédia. À cette époque, la sensibilité du son était limitée par la technologie d'alors. Maintenant, je voudrais aller encore bien plus loin dans cette direction.

Pour revenir à votre engagement politique et humanitaire, après la fin de l'apartheid, quels sont vos autres projets en ce sens, les causes d'injustice contre lesquelles lutter dans le monde ?

Il y en a beaucoup. Mais actuellement, je pense que le plus important est d'aider les gens à produire des témoignages. De donner à tout le monde la possibilité de filmer avec une caméra, par exemple, ou de disposer d'instruments de communication, comme le fax, l'ordinateur, etc. Je crois, en somme, qu'il existe aujourd'hui la possibilité d'utiliser la technologie des réseaux de communication pour renforcer la défense des droits humains.

C'est très intéressant. Vous pouvez me donner un exemple concret ?

Je veux atteindre de petits objectifs tangibles. Par exemple transformer la vie d'un village par des moyens de communication : des lignes téléphoniques, vingt ou trente ordinateurs, et ainsi de suite. On peut installer des paquets de ce genre dans n'importe quel village du monde, en Inde, en Chine, sur une montagne. Comme ça, dans un délai de trois à cinq ans, on pourrait apprendre aux gens de ces villages à devenir des créateurs d'informations, à les gérer, à les traiter. Ça permettrait, avec un effort modeste, de transformer l'économie de nombreux pays en leur donnant la possibilité de passer de l'économie agraire à une économie basée sur l'information. Ce serait très positif.

Quels sont vos projets immédiats ?

Des vacances (il rit). Ça fait des mois et des mois que nous sommes en tournée. On s'est arrêté une fois, mais je crois que j'ai besoin de décrocher. Dans une tournée, on est toujours stressé, par le temps, le voyage et l'impossibilité de faire du sport. Je joue beaucoup au tennis, par exemple. En ce qui concerne le travail, je suis en train de penser à une nouvelle chose du type du cd-rom. Pour l'instant, j'ai fini mon nouvel album Secret World Live, un double cd enregistré en public au cours de cette très longue tournée, justement. En fait, il s'agit d'un résumé de tout ce que j'ai fait jusqu'aujourd'hui, une sorte d'anthologie, avec un seul morceau qu'on pourrait finir comme semi-inédit, Across the River. Dans le fond, cet album est aussi une manière de remercier tous ceux qui ont joué avec moi sur cette tournée éreintante. Des habitués comme Tony Levin ou David Rhodes à Billy Cobham et Paula Cole, qui m'ont aussi accompagné à Milan, le premier à la batterie et la seconde comme choriste.

Vous avez un désir, un rêve ?

Je voudrais que les États-Unis et l'Europe existent côte à côte.

Pourquoi ?

Parce qu'il est désormais clair que dans l'économie mondialisée les petits pays ne peuvent plus compter. Il faut un organisme qui les représente vis-à-vis du reste du monde, des marchés futurs, en préservant leur identité culturelle. Il faut avoir une représentation économique groupée, une union commerciale pour survivre, et surtout pour être compétitif avec ces pays où la main-d'œuvre ne coûte pas cher. Et puis casser cette vision du monde en deux modèles, celui de l'Europe blanche, historique, et celui des pays pauvres qu'on peut exploiter. Il faut combler les différences entre les gens de tous les pays, et pas chercher à les rendre tous pareils.

3

Claudia Schiffer

La plus belle de toutes

Elle a été la plus belle du monde, la plus payée, et, tout compte fait, la plus sûrement punie. « Je suis la seule dont on n'a jamais vu la poitrine » avait-elle déclaré fièrement. Même son mirobolant contrat avec Revlon lui interdisait de se montrer sans voiles.

Du moins jusqu'à ce que deux photographes espagnols de l'Agence Korpa ne fassent tomber ce dernier rempart, et que le monde puisse admirer au grand jour la poitrine parfaite de la mythique Claudia Schiffer. Ces photos firent le tour du monde et la presse internationale se fit largement l'écho de cet événement. Il n'y eut que l'hebdomadaire allemand *Bunte* pour la mettre en couverture habillée. Pour mieux lui consacrer, hypocritement, de nombreuses pages intérieures avec les photos poitrine nue. Et la nouvelle Bardot protesta, furieuse, promettant des plaintes et des demandes de dommages et intérêts astronomiques.

Grâce à certains contacts privilégiés dans le monde de la mode, je décidai de cueillir au vol cette vague d'intérêt provoquée par les photos-scandale pour essayer de l'interviewer pour l'hebdomadaire *Panorama*. Ce fut très difficile : coups de fil innombrables, puis longues négociations avec son agente, qui bloquait toute tentative d'approche journalistique. Mais ma persévérance paya, et, en août 1993, j'obtins enfin le rendez-vous : Claudia était en vacances avec sa famille, aux Baléares, et il fallait donc que je m'y rende pour l'interview.

Il s'agissait d'un authentique *scoop*, une interview absolument exclusive : la belle Claudia n'avait jamais accordé d'interview à la presse italienne et, surtout, aucun journaliste n'avait jamais mis les pieds dans l'intimité familiale de sa résidence secondaire. À l'endroit où les photos-scandale avaient été prises, qui plus est, sur l'île de Majorque, à Puerto de Andratx, une discrète petite baie au sud de Palma où la famille Schiffer possédait depuis des années une maison de vacances.

Cette année-là, Claudia avait une raison supplémentaire d'aller se reposer. Elle venait juste de finir de jouer son propre rôle dans un long film documentaire consacré à sa vie : *Around Claudia Schiffer*, de Daniel Ziskind, ex-assistant de Claude Lelouch, tourné en France, en Allemagne et aux États-Unis. Le tournage s'achevait à peine et les télévisions du monde entier se battaient d'argent pour en acheter les droits.

Peu avant de partir, en discutant avec un de mes proches amis de l'époque, plutôt à l'aise, issu d'une famille propriétaire d'une célèbre société qui produit des outils professionnels, je laissai échapper (je me suis peut-être un peu vanté...) que j'allais partir à Palma de Mallorca pour la rencontrer. Sur quoi mon ami me dit de ne pas s'en servir d'habitude : « Mon yacht est amarré là » (un magnifique voilier de trente-deux mètres) me dit-il aussitôt. « Il y a cinq marins à bord, plus le cuisinier, qui sont payés à rien faire, dans le port de Palma. Vas-y toi, comme ça ils travailleront un peu ! Et tant que tu y es, fais-toi amener à Puerto de Andratx en bateau, comme ça tu fais une belle croisière par la même occasion ! »

Je ne me le fis pas répéter deux fois, et c'est ainsi que le jour convenu pour l'interview je débarquai dans le petit port, à deux heures de mer de Palma, en sautant du voilier de mon ami. Après avoir salué les marins, je me rendis au *Café de la Vista*, en face du môle encombré de yachts, le lieu convenu pour le rendez-vous, prévu à trois heures et demi.

A coup sûr l'entrée en scène la plus spectaculaire dont ait jamais bénéficié un journaliste pour une interview !

Une Audi 100 immatriculée à Düsseldorf arrive, légèrement en avance : ce sont eux. Devant, deux hommes, à l'arrière, Aline Soulier, son inséparable agente. Une petite

d'acception : o¹ est-elle ? A n'est qu'un instant. Un nuage blond apparaît derrière Aline et se penche en avant sur le siège. « Ciao, Claudia » dit-elle ; elle me tend la main, et sourit. Un charme qui étourdit, quelque part entre Lolita et la Madone.

Aucun d'eux ne descend de voiture. « Les paparazzis sont partout » murmure son agente pendant le rapide trajet vers la maison, une villa basse, couleur brique, un étage. En me précipitant, Claudia tient à préciser que jusqu'à ce jour, aucun journaliste n'était jamais entré chez les Schiffer, puis elle fait les présentations : « Mon petit frère, ma sœur Caroline, ma mère ». Une dame très distinguée, très Allemande, les cheveux blonds courts, qui dépasse le quatre-vingt-un de sa fille. Seul le père manque à l'appel ; avocat Düsseldorf, il est le véritable metteur en scène et artisan, dans l'ombre, du succès de sa fille, disent les gens bien informés. Est-ce lui que l'on doit la création d'un tel mythe de la beauté ?

Tout a commencé dans une discothèque de Düsseldorf

J'étais très jeune. Un soir, le propriétaire de l'agence Metropolitan s'est approché de moi, et il m'a demandé de travailler pour lui

Quelle a été votre réaction ?

« Si c'est du sérieux » ai-je répondu « va en parler demain avec mes parents ». Vous savez, il y a tellement de techniques de drague en discothèque, ça pouvait en être une, et pas spécialement nouvelle

Vous êtes très liée à votre famille ?

Normalement. C'est une famille qui a les pieds sur terre. Mon père est avocat et ma mère l'aide pour l'administratif. Ils ne se sont pas laissés impressionner par mon succès. Ils sont difficiles à étonner. Ils sont très fiers de moi, ça oui, mais pour eux ce n'est rien d'autre que mon métier, et ils attendent de moi que je le fasse le mieux possible.

Et vos frères et sœurs, ils ne sont pas jaloux ?

Mais non ! Ils sont fiers de moi, au contraire. Et surtout mon petit frère, qui a douze ans. J'ai une sœur de dix-neuf ans qui va à l'université, il n'y a donc aucune rivalité entre elle et moi. Et puis j'ai un frère de vingt ans : un ami.

Vous venez toujours à Majorque avec eux, pour les vacances ?

Depuis que je suis toute petite. J'adore cet endroit.

Mais maintenant que vous êtes grande, on dirait que vous avez du mal à vous promener par ici

Effectivement, il y a des paparazzis partout, dans les arbres c'est gênant. Chacun de mes mouvements est observé, étudié, photographié. De ce point de vue ce n'est pas vraiment des vacances ! (Elle rit).

C'est le prix de la célébrité

Eh oui, c'est exactement ça. Mais je fais souvent faire du bateau avec maman, et mes frères et sœur. En mer, je me sens tranquille.

Tout a fait tranquille ?

Ah, pour les photos en topless ? Je ne comprends vraiment pas comment ils ont pu faire. J'étais en bateau avec maman et ma sœur Carolina. On était amarrés pour prendre le soleil. Il y avait aussi Peter Gabriel, qui est un ami proche

On l'a vu ?

Oui, c'est vrai. Il est sur ces photos, lui aussi. De toute façon je préfère ne pas en parler... Et puis j'ai engagé des avocats pour les dommages et intérêts

On dit que vous voudriez être actrice.

J'aimerais essayer, c'est tout. On me propose des scénarios, et plus j'en lis, plus j'ai envie de tenter. En ce moment, j'ai envie de faire un film. Très envie.

Mais nous ne jouerez pas pour Robert Altman, l'année prochain, dans "Prêt-à-porter", consacré au monde de la mode ?

C'est vraiment incroyable. La presse du monde entier continue à en parler, mais ce n'est absolument pas vrai. Et puis je ne voudrais pas faire un film dans lequel je joue encore mon propre rôle.

Si vous deviez choisir entre top model et actrice ?

Top model, ça ne dure pas toute la vie. C'est un métier pour les filles très jeunes, quand on fait peu de temps, comme jouer au tennis, ou nager. Il faut en profiter tant qu'on peut, en somme. Ensuite, j'aimerais retourner à l'université et faire des études d'histoire de l'art.

Vous avez toujours dit vouloir préserver votre vie privée à tout prix. Ce n'est pas contradictoire de tourner ce film sur votre vie, chez vous, chez vos parents ?

Je ne pense pas. Les moments vraiment privés le sont restés. On ne voit dans le film que ce que j'ai volontairement décidé de montrer au public : ma famille, mes amis, mes vacances, mes hobbies. Les choses que j'aime, en somme. Et puis les voyages, les défilés, les photographes avec lesquels je travaille, les agences de presse.

Vous vivez entre Paris et Monte-Carlo ?

En fait j'habite à Monte-Carlo, et je ne rate jamais l'occasion d'y retourner quand je ne travaille pas : les week-ends, par exemple.

Vous voyagez toujours avec votre agente ?

Normalement non. J'ai besoin d'elle quand je dois travailler dans des pays que je ne connais pas. Argentine, Japon, Australie ou Afrique du Sud. Dans ces cas-là, il y a normalement de fans, et puis des journalistes, des paparazzis.

C'est pénible, tous ces voyages ?

Non, parce que j'adore lire, et avec un livre le temps passe toujours, même en avion. Et puis c'est un travail, pas des vacances !

Quel genre de livres lisez-vous ?

Surtout des livres d'art. Ce que je préfère, c'est l'impressionnisme et le Pop art. J'aime aussi beaucoup l'histoire, les biographies des grands hommes. J'ai lu celle de Christophe Colomb. Incroyable !

On a dit de vous que vous êtes mi-Brigitte Bardot et mi-Romy Schneider-Sissi. Vous vous reconnaissez dans ces deux modèles ?

Oui. Mais pas tellement pour le physique. J'ai plutôt l'impression d'avoir certains traits de caractère en commun avec elles, un style de vie. Je trouve Bardot extraordinaire, en plus d'être très belle : quel caractère ! Et puis j'ai une sorte d'adoration pour Romy Schneider. J'ai vu tous ses films, et quand elle est morte, ça a été terrible. Une telle malchance dans une vie.

Si on excepte les malheurs, vous voudriez être la nouvelle Romy Schneider ?

Encore un beau compliment ! Ressembler à une telle, à une autre, ou encore à telle autre belle femme. Ce sont de très beaux compliments, tout ça, mais je veux surtout être moi-même. Je fais tout pour être moi-même.

Qu'est-ce que vous vouliez faire, quand vous étiez petite ?

Je ne pensais absolument pas à devenir top model. J'aurais voulu être avocate.

Comme votre père ?

Oui, j'aurais volontiers travaillé dans son atelier. Et puis tous mes projets ont sauté. Quand je me suis rendue compte de la chance que j'ai eue, j'ai décidé de renoncer.

On dirait que votre histoire est une fable des années quatre-vingt-dix. Et les moments difficiles ?

Il y en a, bien sûr. Mais je me sens toujours à ma place, par exemple.

Quel est votre secret ?

Beaucoup de discipline. Et puis la capacité à être avec les autres. J'aime être avec les gens. J'aime répondre rapidement aux tirs croisés des journalistes, pendant les conférences de presse. C'est comme un défi. Je n'ai pas peur, voilà .

Ce n'est qu'une question de discipline ?

Il faut aussi beaucoup d'équilibre. Pour ça, l'éducation que j'ai reçue est fondamentale : ça m'a beaucoup aidée. Elle a forgé mon caractère en me donnant sagesse, pragmatisme et équilibre. Elle m'a habituée à ne pas perdre le contrôle de la situation dans les moments les plus compliqués. Si aujourd'hui je peux parler en public sans timidité, par exemple, tout le mérite en revient à mes parents.

D'après les médias, vos amours naissent et changent rapidement, Albert de Monaco aujourd'hui, Julio Boca ^[6] demain. Qui est la vraie Claudia ?

La vraie Claudia est une jeune femme qui a beaucoup d'amis. Le prince Albert est l'un d'entre eux, Julio Boca en est un autre. Mais il y a aussi Placido Domingo ou Peter Gabriel, et beaucoup d'autres personnalités. D'ailleurs que je suis photographiée avec l'un d'entre eux, la presse du monde entier nous transforme instantanément en fiancés ! Mais ce n'est pas vrai.

Mais, dans votre vie future, il y a un fiancé, un mari, des enfants ?

Je suis tout à fait disposée à tomber amoureuse, et même vite. Mais pour l'instant je n'ai aucun compagnon, pour la simple raison que je ne suis amoureuse de personne.

Que regardez-vous le d'abord chez un homme ?

Je n'ai pas d'idéal esthétique. La première chose que je regarde, c'est le caractère, et surtout le sens de l'humour. Je demande à un homme d'avoir du charme, de me conquérir par son intelligence, par son esprit, en somme. Qu'il sache ce qu'est l'humour et qu'il puisse me l'apprendre. Si on ne peut pas rire, dans la vie !

C'est difficile, d'être votre fiancé ?

Tous les compagnons des personnes célèbres doivent avoir un caractère fort. Moi, j'aime les hommes de caractère, mais il faut aussi qu'ils soient sensibles. Pour se promener avec moi, il faut supporter le vacarme, les intrusions, les ragots, les journalistes !

Vous ressentez de la culpabilité ?

C'est-à-dire ?

Eh bien, il me semble que vous avez tout : beauté, célébrité, richesse !

Je sais que j'ai de la chance, ça oui, et je remercie Dieu et mes parents qui m'ont fait naître comme ça. C'est pour ça que quand je peux, j'essaie de faire quelque chose d'utile, de social.

Mais dans la mode, il n'y a pas que des bons sentiments. Il y a aussi la drogue, l'alcool, les rivalités !

La drogue et l'alcool ne m'intéressent pas. Les jalousies, si, par contre, mais je ne les comprends pas. Les tops ont des physiques, des caractères et des mentalités tellement différents que, pour moi, chacune a sa place. Et puis ce n'est pas la peine d'être très belle. Chaque femme a quelque chose de beau. Il faut juste le mettre en valeur.

Que faut-il pour percer ?

Du caractère, surtout, parce qu'il y a plein de belles femmes, dans le monde. Et puis avoir une formation, une personnalité, et de la discipline.

Discipline alimentaire, aussi ?

Pas trop. Je ne fume pas et je ne bois pas d'alcool, mais c'est seulement parce que je n'aime pas ça. Je ne mange pas beaucoup de viande parce que je crois que ce n'est pas bon pour la santé, et je fais attention aux graisses. Mais j'adore le chocolat ! Ah ! Et le Fanta, bien sûr ! (Elle rit).

Quel rapport avez-vous à l'argent ?

Ce n'est pas le plus important, mais il me permettra, plus tard, de faire ce que j'ai envie.
L'argent, c'est la liberté.

Que signifie le mot sexe, pour vous ?

Pour moi ? (*Elle est vraiment étonnante*).

Oui, pour vous.

Eh bien, c'est quelque chose qui se passe naturellement entre deux personnes amoureuses
l'une de l'autre. Rien d'autre.

Vous pensez avoir une grande force érotique, ou sensuelle, plutôt ?

Absolument.

Absolument pas ?

Si, absolument !

4

Gong Li

À#clair de lune

D'À©but 1996, je venais de prendre mes fonctions de correspondant en Extr'À©me Orient et, avec d'À©autres journalistes, je fr'À©quentais John Colmey, le coll'À©gue du *Time* À Hong Kong. John me mit en relation avec la manager de la superbe actrice chinoise Gong Li, de qui j'À©obtiens une interview exclusive pour *Panorama*, sur le plateau du film qu'À©elle tournait, pr'À©s de Shanghai.

À Suzhou, sur les rives du Lac Tai, cent kilom'À©tres À l'À©ouest de Shangai, Chen Kaige s'À©appr'À©t À tourner l'À©une des derni'À©res sc'À©nes de son film *Temptress Moon*, tr'À©s attendu trois ans apr'À©s le succ'À©s mondial d'À© *Adieu ma concubine*. Ses assistants courent entre les plus de deux cents figurants en costume ann'À©es vingt qui ont envahi le m'À©le du port. Les femmes portent le traditionnel *cheongsam* de soie, des gentilshommes lisent, assis sur un palanquin, et, À l'À©arri'À©re-plan, des dockers chargent des marchandises sur un vapeur. On tourne une grande sc'À©ne d'À© adieu : Gong Li, Ruyi dans le film, belle et capricieuse h'À©riti'À©re d'À© une riche famille de Shangai dans laquelle on se livre À des incestes, des rites opiac'À©s et des trahisons crois'À©es, va partir pour P'À©kin avec son fianc'À© Zhongliang : Leslie Cheung, l'acteur de Hong Kong qui 'À©tait d'À©j'À© À ses c'À©t'À©s pour *Adieu ma concubine*.

Sur le quai, il y a son ami d'À©enfance Duanwu (interpr'À©t'À© par la nouvelle promesse du cin'À©ma ta'À©wanais Kevin Lin), qui, depuis toujours, aime secr'À©tement Ruyi : « Tu dois penser : c'À©est la derni'À©re fois que je la vois, la derni'À©re fois ! On doit le lire sur ton visage, c'À©est 'À©a que je veux voir ! » lui recommande Chen Kaige, quarante-six ans, veste de cuir et jean noir. « Bien... *Yu-bei* ... (*pr'À©ts, ndr*) ... Action ! ».

Quand Kevin Lin se tourne et regarde partir le vapeur, on lit la douleur dans ses yeux. « Ok ! » crie Kaige, satisfait. C'À©est le dernier clap de la journ'À©e.

Apr'À©s avoir pass'À© plus de deux ans À r'À©cr'À©re le sc'À©nario, Kaige travaille dur pour que son film soit pr'À©t pour le rendez-vous de Cannes, en mai. Num'À©ro un du cin'À©ma chinois des ann'À©es quatre-vingt-dix, enfant de la balle (son p'À©re, Chen Huai'À©ai, 'À©tait un monument du cin'À©ma d'À©apr'À©s-guerre) Chen Kaige est connu pour obtenir le maximum de ses acteurs, mettant parfois leur patience À dure 'À©preuve. Et celle du gouvernement chinois 'À©galemment, qui, pendant des ann'À©es, a interdit, coup'À© et censur'À© ses films, avant de devoir finalement lui reconna'À©tre la stature d'À© un ma'À©tre du cin'À©ma contemporain.

Ce nouveau film, *Temptress Moon*, qui a pour l'À©instant co'À©t'À© six millions de dollars, est d'À© une certaine fa'À©on le symbole de la situation actuelle du cin'À©ma chinois, oscillant entre lib'À©ralisme et r'À©pression, diffus'À© sur les march'À©s internationaux, mais les pieds bien plant'À©s dans son sol natal ; cosmopolite et chauvin À la fois. Et on croirait que le tournage du film est une version miniature de la Chine contemporaine.

Les protagonistes sont la fine fleur de ce que proposent, À l'À©heure actuelle, 'À© les trois Chines 'À© : Hong Kong (Leslie Cheung), Ta'À©wan (Kevin Lin) et la Chine populaire (Gong Li). Le r'À©alisateur est un intellectuel de P'À©kin, et la productrice, Hsu Feng, une ex-star du cin'À©ma ta'À©wanais, mari'À©e À un homme d'À©affaires de Hong Kong, o'À©¹ dans les ann'À©es soixante-dix, elle avait fond'À© Tomson Film. C'À©est justement elle qui, il y a huit ans, a convaincu Kaige de porter À l'À©'À©cran la nouvelle de Lilian Lee, *Adieu ma concubine*).

Mais si la nouvelle 'À©uvre de Kaige suscite de grandes attentes, celles du public et de la critique sont encore plus fortes À l'À©gard de la performance d'À© actrice de l'À©incontestable star du film, Gong Li. 'À©g'À©e de trente et un ans, l'À©actrice est sans aucun doute la Chinoise la plus connue au monde. 'À© son actif, des films tels que *Le sorgho rouge* (1987), *'À©pouses et concubines* (1991) et *Adieu ma concubine* (1993). Et une longue histoire d'À©amour, qui vient de s'À©achever,

avec Zhang Yimou, son compagnon pendant huit ans, le réalisateur qui a fait d'elle une star mondiale et avec lequel elle a tourné un dernier film l'année passée, *Shanghai triad*.

Mais le succès rencontré auprès du public occidental n'a pas empêché Gong Li de rester Chinoise à cent pour cent.

À la fin de sa journée sur le plateau, elle a accepté de se raconter dans cette interview exclusive pour *Panorama*.

C'est un autre grand film, mais c'est un autre film historique, qui parle de la Chine des années vingt et pas des événements historiques récents!

Je crois que c'est lié au fait que la Chine n'a ouvert que très récemment ses portes au reste du monde. Depuis, le cinéma aussi a bénéficié chez nous d'une plus grande ouverture stylistique et culturelle. La censure a certainement joué pendant des années un rôle décisif dans le choix des thèmes et dans le destin de notre cinéma. Mais il y a aussi une autre raison, plus artistique, si l'on peut dire : de nombreux réalisateurs chinois pensent qu'il est bon de faire des films sur les événements datant d'avant la révolution culturelle. C'est une façon de réhabiliter ces événements et ce passé. Et peut-être pensent-ils qu'il est encore trop tôt pour porter l'intention du public international, des épisodes récents qui sont encore trop frais et douloureux dans la mémoire collective.

Vous êtes la femme chinoise la plus populaire au monde. Sentez-vous la responsabilité de ce rôle d'ambassadrice ?

Le terme d'ambassadrice m'intimide un peu! je trouve que c'est un titre trop lourd pour moi. Disons qu'à travers mes films je me sens plutôt comme un pont entre notre culture et celles de l'Occident. Ça oui : parce que je pense qu'en effet on ne connaît pas grand chose de la réalité de la Chine contemporaine, chez vous. Et si un de mes films pouvait servir à faire comprendre un peu mieux notre vie, notre peuple, nous tous, alors je me sentirais vraiment fière.

Ces derniers temps, cependant, l'image de la Chine n'est pas des meilleures dans le monde : exécutions de masses, orphelinats de la mort! Tout cela correspond à la réalité ?

La Chine a de nombreux problèmes, c'est sûr. Surtout si l'on ne prend en compte que les événements négatifs, en oubliant le positif. Si on ne connaît d'un pays que les tortures, il est clair qu'on en a une image incomplète. Mon pays est grand, nous sommes plus d'un milliard de personnes, et il y a donc des différences énormes à l'intérieur de la Chine. Et ce n'est pas facile d'y mettre des jugements.

*Quand avez-vous décidé d'accepter le rôle de Ruyi dans *Tempress Moon* ?*

Ça s'est fait presque par hasard. Ou par un destin prophétique, parce que ça a été une « tentation » pour moi aussi. On m'a proposé le rôle au dernier moment, alors que le tournage avait déjà commencé, après qu'une actrice de Taïwan avait décidé de ne pas continuer. Savez-vous que les critiques chinois ont comparé *Tempress Moon* à *Autant en emporte le vent* ?

Ah, et pourquoi ?

Pas en raison de l'histoire, mais pour le choix des acteurs. Chen a vu des dizaines d'actrices pour mon rôle, exactement comme dans *Autant en emporte le vent* on a carté une actrice après l'autre avant de choisir Vivian Leigh pour le rôle de Scarlett O'Hara. C'est ainsi que je suis arrivée alors que le tournage avait déjà commencé. Et ça n'a pas été facile. On voulait que j'interprète un personnage complètement différent de ceux que je joue d'habitude : dans ce film, je devais être une jeune femme riche et capricieuse.

Aujourd'hui, le cinéma chinois vit un moment magique, grâce à des réalisateurs comme Kaige et des acteurs comme vous. Mais également grâce à des noms tels que John Woo ou Ang Lee, qui travaillent à Hollywood.

Je pense que l'explication est que les réalisateurs chinois unissent une technique cinématographique irrprochable à ce charme et à ce style uniques qui appartiennent à notre culture.

Comment avez-vous commencé à jouer ?

Complètement par hasard. Quand j'étais petite, j'aimais chanter. Un jour, mon professeur de chant me dit de l'accompagner pour voir le tournage d'un téléfilm à Shandong. C'était une femme qui le réalisait, je me souviens. Quand elle m'a vu, elle a décidé que je devais jouer un rôle, et elle m'a donné le scénario à lire. C'était un petit rôle. Mais elle décida que j'étais une actrice née. C'est ce qu'elle a dit à ma mère : « Votre fille doit être actrice ». Elle a réussi à la convaincre, et deux mois après, je suis entrée au conservatoire de Pékin. J'ai travaillé dur, je me souviens, j'ai commencé à jouer des petits rôles, et puis :

Vous vivez entre Pékin et Hong Kong . Les journaux parlent de votre nouvelle histoire d'amour avec un homme affaires de Hong Kong. Vous pensez vous y installer définitivement ?

Je ne crois pas. J'aime Hong Kong parce que c'est une ville française. C'est bien pour le shopping. Mais je la trouve ennuyeuse. Pékin est difficile. Dans la rue, les gens se rencontrent et vous parlent, discutent. À Hong Kong on ne pense qu'à faire de l'argent.

Avez-vous agacé de l'attention de la presse pour votre vie privée ?

Je pense que c'est inévitable. C'est surtout la presse asiatique qui écrit des choses désagréables, des inventions. Les journaux occidentaux sont plus corrects.

En Chine aussi, c'est important d'être belle, pour une actrice ?

Vous trouvez que je suis belle ?

En Occident vous êtes considérée comme un sex-symbol.

Eh bien, ça me fait plaisir. Mais je ne me sens pas un sex-symbol. Je dois peut-être représenter la personnalité ou le charme de la femme chinoise, qui sont très différents de ceux des femmes occidentales.

Quels projets avez-vous ?

Je voudrais me marier et avoir des enfants, je pense que la famille est très importante dans la vie d'une femme. Sans famille, on ne peut pas apporter la vitalité de tous les jours dans son travail.

Des projets cinématographiques ?

Pas pour l'instant. Je lis beaucoup de scénarios, mais je ne trouve rien qui me plaise. Je ne crois pas qu'il faille accepter un rôle juste pour s'occuper.

Vous travailleriez avec un réalisateur occidental ?

Pourquoi pas, s'il avait un rôle pour moi, un rôle pour une femme chinoise ?

Y a-t-il un Italien avec lequel vous aimeriez travailler ?

Bien sûr, Bernardo Bertolucci !

Ingrid Betancourt

La pasionaria des Andes

Chère Dina, voilà le papier, l'encadré suit. J'espère que tout va bien. Je prends l'avion aujourd'hui (lundi 11) de Tokyo pour Buenos Aires, où j'arriverai demain, le 12 février. Après, je serai toujours joignable par satellite, même pendant la navigation antarctique. Je serai de retour en Argentine autour du 24 février, avant de partir pour Bogota, où je dois rencontrer Ingrid Betancourt d'abord.

Dis-moi si ça t'intéresse.

À bientôt

Marco

J'avais envoyé ce mail, retrouvé dans un vieil ordinateur, Dina Nascetti, l'une de mes responsables à l'Espresso, d'abord février 2002, pour la tenir au courant de mes déplacements. J'aurais allé au Japon pour un reportage sur la tombe du Christ ^[7], et je m'apprêtais à entreprendre un long voyage, qui allait m'entraîner loin de chez moi pendant presque deux mois. La destination finale était la limite géographique extrême : l'Antarctique.

Au cours de ce voyage, j'avais prévu une halte en Argentine, pour un reportage sur la très grave crise économique qui étranglait alors ce pays américain latine, puis, sur le chemin du retour, un arrêt en Colombie, où je devais interviewer Ingrid Betancourt Pulecio, la femme politique et militante des droits de l'homme colombienne. En fait, j'arrivai à Bogota quelques jours en avance. Et ce fut une chance pour moi, du moins. Je rencontrai Ingrid Betancourt le 22 février, et, vingt-quatre heures après exactement, alors qu'elle roulait vers Florencia, Ingrid Betancourt disparut sans laisser de traces, vers San Vicente del Caguan. Enlevée par les guérilleros des farc, elle fut leur otage pendant plus de six ans.

Si j'aurais arrivé en Colombie ne serait-ce que le jour suivant, je ne l'aurais jamais rencontrée.

Des cheveux châtains qui tombent sur ses épaules. Des yeux foncés, en bonne Colombienne. Un bracelet d'ambre au poignet. Et des lèvres qui ne sourient presque jamais.

Elle a peu d'occasions de sourire, Ingrid Betancourt, quarante ans bien portés, cinquante kilos harmonieusement répartis sur un mètre soixante-dix, aujourd'hui candidate aux inconfortables fonctions de présidente de la République de l'État le plus violent du monde, la Colombie. Un endroit où on enregistre tous les jours soixante-dix morts violentes en moyenne. Où, depuis quarante ans, on se bat dans une guerre qui a fait trente-sept mille victimes civiles depuis 1990. Où, toutes les vingt-quatre heures, dix personnes environ sont enlevées. Un État qui affiche la performance d'être le premier producteur de cocaïne au monde, et dont plus d'un million de personnes ont fui dans les trois dernières années.

Pourtant, il ne s'est pas passé tant de temps depuis le jour où cette femme, qui est aujourd'hui assise en face de moi, le regard nerveux, en gilet pare-balles, dans un appartement anonyme, ultra-secret et ultra-protégé du centre de Bogota, souriait, sereine, étendue sur une plage des Seychelles, sous le regard indulgent de son père, Gabriel de Betancourt, diplomate français beau, cultivé et intelligent, envoyé en mission dans ce coin de paradis après les difficiles années passées en Colombie.

Vingt-quatre heures exactement après cette interview, alors qu'elle roulait vers Florencia, Ingrid Betancourt a disparu vers San Vicente del Caguan, à la limite de la zone de pénitenciation la plus avancée des troupes colombiennes contre les rebelles des farc. Un cameraman et un photographe français qui l'accompagnaient pour couvrir sa campagne électorale à risque ont disparu avec elle. Et tout laisse penser qu'il s'agit d'un enlèvement.

Un coup de théâtre dramatique, qui, paradoxalement, mais pas tant que ça dans un pays aussi cruel que la Colombie, « augmente d'un coup ses chances d'être élue », comme le remarque avec pragmatisme Gabriel Marcela, professeur à la Escuela de Guerra, qui connaît parfaitement les vicissitudes colombiennes.

Ingrid Betancourt Pulecio était volontairement revenue dans cet enfer. Et pas au soir de sa vie, mais en 1990, à trente ans.

Ancienne députée, d'origine sennaraise, elle fonde un parti dont le nom est *Oxigeno Verde*, « pour faire circuler un air frais dans la politique colombienne, malade de corruption » explique-t-elle sans sourire. Son slogan : « Ingrid es oxigeno ». Sur la photo, on la voit avec un masque anti-pollution et des ballons de baudruche de couleur. Avec cent soixante mille votes en sa faveur, c'est la mieux élue du pays. Personne, cependant, ne parlerait d'elle aujourd'hui si elle ne publiait pas son autobiographie, qui sort justement ces jours-ci en Italie. Son titre ne laisse aucun doute sur le thème de son auteur : « Forse mi uccideranno domani ^[8] ».

Un peu théâtral, peut-être ?

« La version française avait pour titre *La rage au cœur*, se défend-elle. Mais les éditeurs italiens voulaient un titre plus fort, et nous avons choisi celui-ci. C'est comme ça que je me sens, d'ailleurs, c'est ce que je pense tous les matins quand je me réveille, et tous les soirs avant de m'endormir. Et je ne pense pas qu'il y ait rien de particulièrement héroïque. La probabilité d'être assassiné le lendemain est une perspective tout à fait réaliste et très présente pour une très large part de la population de ce pays ».

Les journaux l'ont décrite comme une espèce de sainte. *Paris Match* l'a appelée « La femme cible ». *Libération* « Une héroïne ». *Le Figaro*, « La Pasionaria des Andes ». *Le Nouvel Observateur* a écrit que « si Simon Bolívar, le libertador de l'Amérique latine, avait pu choisir son héritier, c'est elle qu'il aurait choisie ».

Les journaux colombiens, eux, se sont un peu moqués d'elle. La *Semana*, premier hebdomadaire d'information du pays, l'a mise en une sous le titre « Juana de Arco » (Jeanne d'Arc) avec un photomontage où elle apparaît en version Pucelle d'Orléans, avec cheval, armure et lance au pied. En fait, le livre est beaucoup plus mesuré et sobre que son titre et que les comptes rendus qui en sont faits. Ingrid ne cache pas qu'elle est une privilégiée. Issue de l'élite, elle a gardé certains luxes : faire de l'acquiescement une fois par semaine dans un domaine que lui prêtent des amis, par exemple.

À part ça, ce ne sont pas les idées qui lui manquent, et elle ne mâche pas ses mots pour les exprimer. « Les farc, Fuerzas Armadas Revolucionarias de Colombia, premier groupe guérillero du pays, pouvaient compter en 1998 sur des financements annuels équivalant, avec des calculs prudents, à un montant de trois cents millions de dollars, provenant essentiellement des financements des narcotrafiquants et des revenus des enlèvements, séquestrations et extorsions. Nous savons qu'ils peuvent aujourd'hui compter sur un montant annuel qui frôle le demi-million de dollars, et qu'ils sont passés de quinze mille à vingt et un mille cadres. Cette situation -explique-t-elle- met l'État colombien dans une situation de total déséquilibre des forces face à la guérilla. Nous avons calculé que, pour obtenir des résultats décisifs, le gouvernement devrait mettre sur le terrain entre trois et quatre militaires bien entraînés pour chaque guérillero, alors qu'il ne peut déployer aujourd'hui qu'une proportion d'un contre un, au maximum deux soldats contre chaque membre des farc. Et tout cela au prix d'un effort économique qui, pour mon pays, est presque surhumain. On a calculé que le coût de la répression a quasiment doublé depuis 1990. Et s'il représentait au début un pour cent du PIB, il dépasse aujourd'hui deux pour cent, et il a atteint le chiffre astronomique de dix millions de dollars US ».

Une exaltée, comme la décrivent ses ennemis, ou une femme qui veut faire quelque chose pour son pays, comme elle le dit elle-même ? À Bogota, les cercles politiques snobent sa

candidature. Mais, Ã bien y regarder, ils la craignent. Omar, le chef de ses gardes du corps, dit : Â« Dans ce pays, quand on est honnÃ¢te, on risque de le payer de sa vie. Â» Et elle, en retour : Â« Je nâ##ai pas peur de mourir. La peur me rend plus lucide Â».

La prioritÃ© de sa campagne Ã©lectorale est la lutte contre la corruption. La guerre civile vient juste aprÃ¢s : Â« Lâ##Ã¢tat doit nÃ©gocier sans apprÃ©hensions avec les guÃ©rilleros de gauche -conclut-elle- en prenant ses distances avec les AUC, les paramilitaires de droite, qui sont responsables de la majeure partie des homicides dans ce pays Â».

Mais comment fait-on pour vivre tous les jours avec les menaces et la peur ?

Â« Peut-Ã¢tre que Ã§a devient simplement une habitude. Une habitude horrible. Lâ##autre jour -conclut-elle tranquillement- en ouvrant mon courrier, jâ##ai trouvÃ© la photo dâ##un enfant dÃ©membrÃ©. Il y avait marquÃ© dessous : â##Madame la SÃ©natrice, les tueurs qui sâ##occuperont de vous ont dÃ©jÃ Ã©tÃ© payÃ©s. Pour votre fils, on se rÃ©serve un traitement particulierâ##â## Â».

6

Aung San Suu Kyi

Prix Nobel de la paix 1991

Se libérer de la peur

Le six mai 2002, suite à de fortes pressions de l'ONU, Aung San Suu Kyi fut libérée. La nouvelle fit le tour du monde, mais sa liberté fut de courte durée. Le trente mai 2003, alors qu'elle se trouvait à bord d'un convoi, entourée d'une foule de ses partisans, un groupe de militaires ouvrit le feu en massacrant un nombre important de personnes, et Aung San Suu Kyi ne dut la vie qu'à la qualité des réflexes de son chauffeur Ko Kyaw Soe Lin ; mais elle fut de nouveau assignée à résidence.

En mai 2002, le lendemain de sa libération, par le biais de contacts que j'avais avec la dissidence birmane, je pus lui faire parvenir par mail une série de questions pour une interview à distance.

Hier, à dix heures du matin, sans un bruit, les gardes qui stationnaient devant la résidence d'Aung San Suu Kyi, leader de la contestation démocratique birmane, sont rentrés dans leur caserne. C'est ainsi, par une manœuvre inattendue, que la junte militaire de Rangoun a annulé les restrictions de liberté de mouvement de la leader pacifiste, la Dame comme on l'appelle simplement en Birmanie, prix Nobel de la paix en 1991, assignée à résidence depuis ce lointain vingt juillet 1989.

Depuis hier, dix heures du matin, après presque treize ans, Aung San Suu Kyi est donc libre de sortir de la Maison du lac, de communiquer sans restrictions, de faire de la politique, de voir ses enfants.

Mais le terrible isolement de la passionaria birmane est-il vraiment terminé ? L'opposition en exil ne croit pas encore aux déclarations grandiloquentes de la junte militaire qui a affirmé la libération sans conditions.

Incrédules, les exilés birmans attendent. Et prient. Depuis hier, la diaspora birmane a en effet organisé des prières collectives dans tous les temples bouddhistes de Thaïlande et de l'Asie orientale.

Elle, la Dame, n'a pas perdu de temps. Elle avait à peine retrouvé sa liberté qu'elle a rejoint le quartier général de son parti, cette Ligue nationale pour la démocratie (Ind), qui avait obtenu une victoire écrasante (quatre-vingt pour cent des voix), aux élections de 1990, quand le Parti de l'unité, au pouvoir, ne s'attendait adjugé que 10 sièges sur 485. Le gouvernement militaire avait annulé le résultat des élections, interdit les activités de l'opposition, réprimé violemment les manifestations, et emprisonné ou contraint à l'exil les leaders de l'opposition. Le parlement ne fut jamais convoqué.

L'occasion italienne de votre autobiographie a pour titre Libera dalla paura [9] à##. Vous vous en sentez libérée, aujourd'hui ?

Aujourd'hui, pour la première fois depuis plus de dix ans, je me sens libre. Libre physiquement. Libre, surtout, d'agir et de penser. Comme je l'explique dans mon livre, cela fait maintenant des années que je me sentais libérée de la peur. Depuis que j'avais compris que les exactions de la dictature de mon pays pouvaient nous blesser, nous humilier, nous tuer. Mais qu'elles ne pouvaient pas nous faire peur.

Aujourd'hui, à votre libération, vous avez déclaré qu'elle est sans conditions, et que la junte militaire au pouvoir vous a même autorisée à vous rendre à l'étranger. Vous y croyez vraiment ?

Un porte-parole de la junte, dans un communiqué écrit diffusé hier soir, a annoncé l'ouverture d'une nouvelle page pour le peuple du Myanmar et pour la communauté internationale. Des centaines de prisonniers politiques ont été libérés au cours des derniers mois, et les militaires ont assuré qu'ils continueraient à libérer ceux qui -

je les cite- « ne reprÃ©sentent pas un danger pour la communautÃ© ». Ici, tout le monde veut croire, veut espÃ©rer que c'est vraiment le signe du changement. La reprise du chemin vers la dÃ©mocratie, brusquement interrompu par la violence du coup d'Ã©tat de 1990. Mais que l'Ã©me du peuple birman n'a jamais oubliÃ©e.

Maintenant que vous avez libÃ©rÃ©e, vous ne craignez plus d'Ãªtre expulsÃ©e, Ã©loignÃ©e de vos partisans ?

Une chose doit Ãªtre bien claire : je ne partirai pas. Je suis Birmane, j'ai renoncÃ© Ã© la nationalitÃ© britannique prÃ©cisÃ©ment pour ne pas offrir un prÃ©texte au rÃ©gime. Je n'ai pas peur. Et cela me donne de la force. Mais le peuple a faim, c'est pour Ã§a qu'il a peur et qu'il devient si faible.

Vous avez dÃ©noncÃ© plusieurs fois, et avec force, les intimidations des militaires Ã© l'Ã©gard des sympathisants de la Ligue pour la dÃ©mocratie. Tout cela continue-t-il encore aujourd'hui ?

D'aprÃ©s les informations en notre possession, au cours de la seule annÃ©e 2001, l'armÃ©e a arrÃªtÃ© plus de mille militants de l'opposition sur ordre des gÃ©nÃ©raux du slorc . Beaucoup d'autres ont Ã©tÃ© obligÃ©s de quitter la Ligue aprÃ©s avoir subi des intimidations, des menaces, des pressions illÃ©gales pour lesquelles il n'existe aucune justification. Leur stratÃ©gie est toujours la mÃªme, une action capillaire : des unitÃ©s de fonctionnaires lÃ©gÃ©s sur tout le territoire national font le tour des maisons, et dans ce porte-Ã©-porte, demandent aux citoyens de quitter la Ligue . Les familles qui refusent font l'objet d'un chantage, avec le spectre de la perte de leur emploi et souvent des menaces explicites. De nombreuses sections du parti ont Ã©tÃ© fermÃ©es et chaque jour, les militaires vÃ©rifient les chiffres des abandons. Cela montre Ã© quel point ils ont peur de la Ligue . Pour nous tous, en ce moment, l'espoir est que tout Ã§a soit vraiment fini.

Le tournant d'aujourd'hui, le coup de thÃ©Ã¢tre de votre libÃ©ration ont-ils Ã©tÃ© une surprise, ou s'agit-il de quelque chose qui a Ã©tÃ© prÃ©parÃ© avec attention, et imaginÃ© par les militaires pour des questions d'image internationale ?

Depuis 1995, l'isolement de la Birmanie a petit Ã© petit diminuÃ©, l'universitÃ© de Rangoun a Ã©tÃ© rouverte, et le niveau de vie est peut-Ãªtre lÃ©gÃ©rement amÃ©liorÃ© ; mais l'histoire de la Birmanie continue Ã© se dÃ©rouler dans un quotidien fait de violences, d'actions illÃ©gales, d'abus de pouvoir, tant Ã© l'encontre des dissidents, des minoritÃ©s ethniques (Shan, We, Kajn) qui demandent leur autonomie, que de la majeure partie de la population, de maniÃ©re gÃ©nÃ©rale. Les militaires sont de plus en plus en difficultÃ©, tant Ã© l'intÃ©rieur que sur le plan international. Entre-temps, ils poursuivent le trafic de drogue, Ã© moins qu'ils ne parviennent Ã© remplacer cette rente lucrative par une autre, tout aussi rentable. Mais laquelle ? Notre nation est quasiment transformÃ©e en gigantesque coffre-fort dont seule l'armÃ©e connÃ©t la combinaison. Et ce ne sera pas facile de convaincre les gÃ©nÃ©raux qu'ils doivent partager cette richesse avec les cinquante millions d'autres Birmans.

Dans cette situation, quelles sont vos conditions pour entamer un dialogue ?

Nous n'accepterons aucune initiative y compris des Ã©lections organisÃ©es par les gÃ©nÃ©raux- avant que ne soit rÃ©uni le Parlement Ã©lu en 1990. Mon pays reste dominÃ© par la peur. Il n'y aura pas de paix vÃ©ritable tant qu'il n'y aura pas un engagement vÃ©ritable qui rende honneur Ã© tous ceux qui se sont battus pour une Birmanie libre et indÃ©pendante ; mÃªme si la conscience reste aiguÃ©e qu'on ne pourra pas atteindre la paix et la rÃ©conciliation une fois pour toutes et qu'il faut donc une vigilance encore davantage accrue, encore plus de courage, et la capacitÃ© Ã© dÃ©velopper en nous-mÃªmes une vÃ©ritable rÃ©sistance active et non-violente.

Que peut faire l'Union EuropÃ©enne pour aider le peuple birman ?

Continuer Ã© faire pression, parce que les gÃ©nÃ©raux doivent savoir que le monde entier les regarde et qu'ils ne peuvent plus commettre impunÃ©ment de nouvelles infamies.

Le 13 novembre 2010, Aung San Suu Kyi a enfin Ã©tÃ© dÃ©finitivement libÃ©rÃ©e. Elle a obtenu en 2012 un siÃ©ge au Parlement birman, et le 16 juin de la mÃªme annÃ©e, elle a pu retirer son prix Nobel. Comme le gouvernement lui a enfin accordÃ© lâautorisation de se rendre Ã lâÃ©tranger, elle sâest rendue en Angleterre auprÃ©s de son fils quâelle ne voyait plus depuis des annÃ©es.

Le six avril 2016, elle est devenue Conseiller dâÃ©tat (Premier ministre) du Myanmar.

La Birmanie, aujourdâhui le Myanmar, nâest pas encore un pays totalement libre, et son passÃ© dictatorial pÃ©se sur lâhistoire comme sur le devenir de la nation. Mais quelque chose de plus quâun espoir de libertÃ© et de dÃ©mocratie a fleuri au pays des Mille Pagodes.

7

Lucia Pinochet

â## Asasinar, torturar y hacer desaparecer â##

Santiago du Chili, mars 1999 .

Â« Pinochet ? Pour les Chiliens, câ##est comme un cancer. Un mal obscur... douloureux. On sait quâ##on lâ##a, mais on a mÃ##me peur dâ##en parler, de prononcer son nom. Et on finit par faire semblant quâ##il nâ##existe pas. En espÃ##rant peut-Ã##tre quâ##en lâ##ignorant, ce mal sâ##en aille tout seul, sans quâ##on nâ##ait Ã## lâ##affronter... Â». Elle doit avoir Ã## peine plus de vingt ans, la jeune fille qui sert aux tables du *CafÃ## El Biografo* , lieu de rencontre des poÃ##tes et des Ã##tudiants dans le *barrio* pittoresque de *Bellavista* Ã## Santiago, le quartier des artistes et des vieux restaurants, avec ses maisons colorÃ##es. Elle nâ##Ã##tait peut-Ã##tre mÃ##me pas nÃ##e quand le gÃ##nÃ##ral Pinochet Ugarte, le â##Senador vitalicioâ##, comme on lâ##appelle ici, ordonnait de â##asasinar, torturar y hacer desaparecerâ## ses opposants -comme le crient les familles de plus de trois mille *desaparecidos* - ou quand il Å#uvrait dâ##une main de fer â##Ã## libÃ##rer le Chili de la menace du bolchÃ##visme internationalâ##, comme lâ##assurent ses admirateurs. Mais câ##est elle qui a voulu me parler de Pinochet, et elle a les idÃ##es claires : Â« Tout est Pinochet, ici. Pour ou contre, mais il est lÃ## , le gÃ##nÃ##ral, dans tous les aspects de la vie du Chili. Il est dans la politique, bien sÃ##r. Il est dans la mÃ##moire de tous, dans les souvenirs de mes parents, dans les explications des professeurs Ã## lâ##Ã##cole. Et il est dans les romans, dans les livres... dans le cinÃ##ma. Oui, mÃ##me le cinÃ##ma, au Chili, on le fait pour ou contre Pinochet. Et nous, on continue Ã## faire semblant quâ##il nâ##existe pas... Â».

Oui, câ##est ce vieux monsieur tÃ##tu, qui affronte la justice britannique â##avec une dignitÃ## de soldatâ## (Â«...pauvre vieux !Â» mâ##a murmurÃ## Ã## lâ##oreille le portier du â##Circulo de la Prensaâ##, situÃ## juste derriÃ##re le palais de la Moneda oÃ## mourut Salvador Allende, traquÃ## par le coup dâ##Ã##tat du gÃ##nÃ##ral, et oÃ## les plus fidÃ##les du *Senador vitalicio* , dans les annÃ##es sombres de la dictature, venaient â##prÃ##leverâ## les journalistes gÃ##nants), ce â##pauvre vieuxâ## qui, dans le Chili du III^e millÃ##naire, devient un colosse encombrant dont la masse occupe chaque quartier, chaque coin, chaque rue de cette ville, Santiago, qui semble comme hÃ##sitante, repliÃ##e sur elle-mÃ##me.

Et puis câ##est lui la mÃ##moire vivante de ce pays, une mÃ##moire immense, envahissante, gÃ##nante pour ses partisans et insupportable pour ses dÃ##tracteurs. Une mÃ##moire qui sâ##Ã##tend, poisseuse comme un *blob*, sur les vies, les espoirs et les douleurs, sur le passÃ## et sur lâ##avenir des Chiliens.

En octobre 1998, Pinochet, devenu sÃ##nateur quelques mois aprÃ##s lâ##abandon de ses fonctions de chef des ArmÃ##es, fut arrÃ##tÃ## et assignÃ## Ã## rÃ##sidence alors quâ##il se trouvait Ã## Londres pour des traitements mÃ##dicaux. Dans la clinique oÃ## il avait subi une intervention chirurgicale au dos, puis dans une rÃ##sidence de location.

Câ##est un juge espagnol, Baltasar GarzÃ##n, qui avait signÃ## le mandat dâ##arrÃ##t international pour crimes contre lâ##humanitÃ##. Les accusations reposaient sur presque cent cas de torture contre des citoyens espagnols, et un cas de conspiration en vue de tortures. La Grande-Bretagne nâ##avait que trÃ##s rÃ##cemment signÃ## la Convention internationale contre la torture, et toutes les accusations portaient sur des faits qui sâ##Ã##taient produits au cours des quatorze derniers mois de son rÃ##gime.

Le gouvernement chilien sâ##opposa immÃ##diatement Ã## lâ##arrestation, Ã## lâ##extradition et au procÃ##s. Une rude bataille lÃ##gale sâ##ouvrit dans la Chambre des Lords, lâ##organe juridique britannique suprÃ##me ; elle dura seize mois. Pinochet en appela Ã## son immunitÃ## diplomatique en tant quâ##ancien chef dâ##Ã##tat, mais les Lords la lui refusÃ##rent en vertu de la gravitÃ## des accusations, et accordÃ##rent lâ##extradition, subordonnÃ##e Ã## des limites, cependant. Peu de temps aprÃ##s, toutefois, un deuxiÃ##me arrÃ##t de ces mÃ##mes Lords permit

À Pinochet d'accepter l'extradition en raison de sa santé primum pour des motifs qualifiés d'humanitaires - il avait quatre-vingt-deux ans au moment de son arrestation. Après quelques contre-mesures médicales, le ministre britannique des Affaires Étrangères de l'époque, Jack Straw, autorisa Pinochet à rentrer au Chili en mars 2000, presque deux ans après son assignation à résidence.

Au beau milieu de cette complexe affaire juridique internationale, fin mars 1999, je me rendis à Santiago pour suivre l'évolution de la situation pour le quotidien *Il Tempo*, et pour rencontrer la fille aînée du *Senador vitalicio*, Lucia. La Chambre des Lords venait tout juste de refuser l'immunité à Pinochet, et l'avion qui devait le ramener au Chili, comme espéraient sa famille et ses partisans, était parti sans lui.

La réaction fut immédiate dans les rues de Santiago. Le vingt-quatre mars, la capitale chilienne avait attendu la décision en retenant son souffle, mais sans être en état de siège. Tandis que des Carabineros contrôlaient une présence discrète les points chauds de la capitale chilienne - le palais présidentiel de la Moneda, les ambassades de Grande-Bretagne et d'Espagne et les sièges des associations pour et contre le *Senador vitalicio* - les Chiliens suivaient l'événement, minute par minute, par la couverture massive que toutes les télévisions nationales lui consacraient. L'attention était celle que l'on accorde à un événement historique, avec des directs par satellite de Londres, Madrid et de différents points de Santiago, commencés dès sept heures du matin et poursuivis toute la journée. Un peu moins d'une heure après la décision des Lords, vers midi, heure locale, deux quotidiens du soir étaient déjà prêts pour une édition extraordinaire. L'un d'eux titrait efficacement, en une : «Pinochet a perdu et gagné».

Dans les moments cruciaux de la matinée, de très nombreux Santiaguos étaient rassemblés autour des postes de télévision installés un peu partout dans les lieux publics, des McDonald's aux plus petites gargotes. On avait même frôlé l'émeute dans un grand magasin du centre quand les clients, furieux, avaient agressé verbalement le directeur pour obliger à transmettre le direct de Londres à la télévision.

Dans l'après-midi, après le calme qui avait régné jusqu'alors, les premiers signes de tension annoncèrent. À seize heures, heure de Santiago, on enregistrait les premiers heurts entre les étudiants et la police dans le centre de la capitale, au carrefour de l'Alameda^[10] et de calle Miraflores, avec un bilan d'une dizaine de blessés et d'une cinquantaine d'étudiants arrêtés.

De nombreux appels au calme, surtout de la part des représentants du gouvernement. Les déclarations menaçantes du général Fernando Rojas Vender (le pilote qui avait bombardé le palais présidentiel de la Moneda), commandant de la Force Armée Chilienne, la FACH, fidèle entre toutes, qui avait publiquement soutenu le mardi précédent qu'une atmosphère «semblable à celle du Coup d'État de 1973» s'installait dans le pays, avaient ainsi été sévèrement censurés par le Gouvernement, qui avait même obligé Rojas à une rectification publique.

L'attention se déplaçait désormais sur le ministre britannique de la Justice, Straw. Et la machine de propagande des soutiens de Pinochet était déjà à l'œuvre à son encontre, visant à faire connaître à Straw la même fin que Lord Hofmann, soit à discréditer le ministre britannique accusé d'avoir publiquement manifesté dans sa jeunesse de fortes sympathies pour la gauche chilienne durant un de ses voyages au Chili, à l'âge de trente-trois ans. Certains soutenaient même qu'ils pouvaient fournir les preuves d'une rencontre amicale entre le jeune Straw et le Président alors en fonctions, Allende, qui aurait invité à prendre un thé.

Bref, les arguments à invoquer ne manquaient pas, pensais-je en me rendant à pied vers le domicile de Lucia Pinochet.

InÃ©s Lucia Pinochet Hiriart est lâ##aÃ©nÃ©e. Une belle femme, qui porte assez bien son Ã©ge, et mieux encore son nom. Un banal plÃ©tre lâ##a empÃ©chÃ©e dâ##accompagner ses frÃ©res et sÃ©urs Ã© Londres au chevet de son pÃ©re. Ainsi, sans lâ##avoir prÃ©vu, le sort lâ##a dÃ©signÃ©e pour rester Ã© Santiago et reprÃ©senter le *Senador*, et surtout le dÃ©fendre, dans un moment rien moins que facile.

Des fenÃ©tres ouvertes de sa belle maison des beaux quartiers nous parviennent les voix des manifestants qui hurlent des slogans en faveur de son pÃ©re ; ses trois garÃ©Ã§ons Hernan, Francisco et Rodrigo Ã© ses cÃ©tÃ©s, nous parlons pendant prÃ©s dâ##une heure des thÃ©mes â##chaudsâ## de lâ##affaire dont dÃ©pendent le destin de son pÃ©re, et, inÃ©vitablement, lâ##avenir du Chili tout entier.

Que pensez-vous de la dÃ©cision â##humanitaireâ## appliquÃ©e Ã© lâ##Ã©gard de votre pÃ©re ?

Jâ##aurais prÃ©fÃ©rÃ© quâ##on reconnaisse Ã© mon pÃ©re lâ##immunitÃ© complÃ©te Ã© laquelle il a droit en tant quâ##ancien chef dâ##Ã©tat dâ##un pays souverain. Au lieu dâ##un procÃ©s pÃ©nal, on est passÃ© Ã© une discussion politique sur des cas de torture, des crimes divers et un gÃ©nocide prÃ©sumÃ©s, cÃ©dant ainsi aux pressions des socialistes et de ceux qui disent vouloir dÃ©fendre les droits de lâ##homme.

Avez-vous parlÃ© Ã© votre pÃ©re ? Comment a-t-il rÃ©agi ?

Mon pÃ©re nâ##est pas satisfait par cette solution. On lâ##avait averti Ã© lâ##avance quant Ã© la possibilitÃ© dâ##une dÃ©cision â##humanitaireâ##. Et, bien sÃ©r, il est mÃ©content que tout cela ait Ã©tÃ© confiÃ© au ministre Jack Straw...

Celui-lÃ© mÃ©me qui Ã©tait venu au Chili en 1966 et qui, dit-on, alla prendre un thÃ© chez Salvador Allende ?

Exactement, et Ã©sa, nous le savions depuis longtemps. Il suffit de voir que quand on a arrÃ©tÃ© mon pÃ©re Ã© Londres, Straw a dÃ©clarÃ© que le rÃ©ve de sa vie se rÃ©alisait.

Quoi quâ##il en soit, on est maintenant passÃ© dâ##un plan juridique Ã© un plan humanitaireâ##!

Tout cela nâ##a jamais Ã©tÃ© quâ##une affaire politique ! Parler dâ##une procÃ©dure judiciaire revenait Ã© se voiler les yeux, parce quâ##il nâ##y avait pas Ã© dÃ©battre de torture, Ã© Londres, mais uniquement dâ##immunitÃ© prÃ©sidentielle et de souverainetÃ© territoriale.

De nombreux commentateurs ont observÃ© quâ##il sâ##agit quoi quâ##il en soit dâ##un arrÃ©t historique, qui constitue un prÃ©cÃ©dent juridique dâ##importance remarquable. Vous Ã©tes dâ##accord ?

Ã©videmment, vu que câ##est la premiÃ©re fois quâ##on traite une telle situation. Vous devez prendre en considÃ©ration le fait que des conventions internationales existent depuis des annÃ©es, mais quâ##il nâ##existait aucune procÃ©dure judiciaire, et aucune cour de justice qui puisse juger et Ã©ventuellement punir les crimes contre les droits de lâ##homme. Et câ##est mon pÃ©re qui sert de cobaye !

Quel est lâ##Ã©tat de santÃ© du gÃ©nÃ©ral ?

Il ne faut pas oublier quâ##il a quatre-vingt-trois ans, et quâ##il vient tout juste de subir une intervention trÃ©s dÃ©licate. Il se reprend tout doucement, mais le diabÃ©te ne lui laisse pas de rÃ©pit, et il doit se soumettre tous les jours Ã© des contrÃ©les et des soins mÃ©dicaux.

Avez-vous des craintes pour sa santÃ©, dans le cas oÃ© il serait extradÃ© ?

Oui, parce que lâ##extradition pourrait faire gravement empirer son Ã©tat. Et jâ##ai surtout des craintes pour la santÃ© de ma mÃ©re. Elle nâ##a pas eu la force de supporter les Ã©pisodes les plus dramatiques de cette affaire. Par exemple, quand elle a suivi lâ##arrÃ©t des Lords Ã© la tÃ©lÃ©vision, elle a eu un malaise, et les mÃ©decins ont dÃ©Ã© lui faire plusieurs piqÃ©res pour attÃ©nuer les sautes de tension auxquelles elle est sujetteâ##!

La justice anglaise vous a dÃ©Ã©sue ?

Non, parce que je ne crois pas que cette affaire soit une affaire liée aux Anglais en général. C'est plutôt le fruit de l'action de ceux qui sont actuellement au gouvernement en Grande-Bretagne. Des gens de gauche, comme on sait!

Croyez-vous qu'il y ait en Angleterre aussi des personnes acquises à votre cause ?

Beaucoup d'Anglais sont comme nous. Je m'en suis rendue compte quand j'y suis allée, récemment. Beaucoup de gens m'ont approché pour me témoigner leur solidarité. Et leur contrariété, surtout, de ce que l'affaire dans laquelle mon père est impliqué a aussi un prix pour eux, citoyens anglais, et coûte beaucoup d'argent public.

L'ancien président Frei a-t-il agi avec suffisamment d'énergie, de votre point de vue ?

J'aurais préféré une action plus énergique. Mais il en a tout de même fait suffisamment, je le lui reconnais, et je l'approuve. J'aurais bien sûr voulu le voir agir pour imposer à la communauté internationale le respect que notre pays mérite. Il n'est pas acceptable qu'un ancien chef d'état, sénateur de la République et ex-commandant en chef des Armées soit détenu à l'étranger.

Si votre père rentrait, comment voudriez-vous fêter son retour ?

En famille. La plus grande fête, ce sera son retour dans sa patrie.

Après son retour, retournera-t-il tout de suite au Chili, ou, comme l'affirment certains, se retirera-t-il quelques temps, pour que les choses se calment, dans une de ses résidences, à Bucalemu, El Melocoton ou Iquique ?

Écoutez, moi, je ne comprends vraiment pas pourquoi cette affaire agite tant les esprits, ici au Chili. Ce que mon père souhaite le moins, c'est bien être source de problèmes. Et de divisions et de déchirements dans la société chilienne. La seule chose qu'il souhaite, en revanche, c'est que le Chili puisse enfin entamer une pacification et une réconciliation nationale définitives, en avançant ainsi sur le difficile chemin du développement économique. C'est pour cette raison qu'il pourrait décider de ne pas retourner tout de suite au Chili, s'il le pense utile.

En a-t-il parlé avec vous ?

Non, c'est une conviction personnelle. Mais ce qu'il m'a raconté, c'est qu'il souhaite très vivement rentrer, sans être source de problèmes, toutefois. Mon père veut représenter un élément d'union, pas de division.

Croyez-vous que votre père soit disposé à se soumettre à la justice chilienne ?

Je suis absolument convaincue qu'il est prêt à répondre à toutes les questions que la justice chilienne pourrait lui poser. Cela ne veut pas dire qu'il se sent coupable. Il ne se sent pas coupable, et il sait qu'il ne l'est pas. Mais, je le répète, il respecte la justice chilienne, il l'a toujours respectée.

Êtes-vous d'accord avec votre frère Marco Antonio, qui a déclaré que des abus ont été commis quand votre père gouvernait ?

Mon frère et moi utilisons parfois des mots différents, mais j'ai toujours soutenu que, en certaines circonstances, des abus ont été commis. Mais il ne faut pas oublier que dans cette période si difficile de l'histoire tourmentée du Chili, une violente guerre était en cours, une lutte souterraine entre deux factions. C'est pour cela qu'il y a eu des abus des deux côtés.

Pensez-vous que votre père doit demander pardon ?

Mon père ne se sent pas coupable. De quoi devrait demander pardon une personne qui se sent innocente ?

Partagez-vous les propos récents du général Fernando Rojas Vender selon qui une atmosphère semblable à celle de l'époque du Gouvernement d'Unité Populaire s'est installée au Chili ?

Le général Rojas n'a fait que dire la vérité. C'est vrai que le pays se déchire, et que la possibilité existe d'aller - pas de retour - vers un futur très incertain et dramatique.

Que pensez-vous de la réaction des Forces Armées au sujet de la détentention de votre père. On parle d'une nervosité croissante...

Si j'étais militaire, et que l'on arrêtait à l'étranger un ancien commandant en chef de l'armée de mon pays, je serais extrêmement indigné. Je crois que je vivrais cela comme un attentat à la souveraineté de ma patrie et un manque de respect envers l'Armée. Et je pense que les militaires ont fait preuve jusqu'ici d'une grande patience. Si j'avais été l'un d'entre eux, je n'en aurais peut-être pas eue autant.

Qu'attendez-vous de l'Armée ?

Je n'en attends rien. Si ce n'est qu'elle agisse selon sa conscience.

8

Mireya Garcia

Impossible de pardonner

Le Chili, déjà agité par les conséquences de la contradictoire sentence londonienne sur Pinochet, avait traversé par une nouvelle terrible qui avait contribué à faire monter d'un cran encore la tension générale, déjà vive, alors même que la réunion du Conseil de sécurité nationale, convoquée de toute urgence par le président Frei, était toujours en cours au Palais présidentiel de la *Moneda*. Grâce aux révélations de l'avocate de Punta Arenas, monseigneur Gonzales, on avait découvert un nouveau centre de détention illégale datant de la dictature militaire, où les restes de plusieurs centaines de *desaparecidos* avaient été identifiés.

Le centre de détention se trouvait à l'extrême nord du Chili, à cent dix kilomètres du chef-lieu Arica, dans une région désertique où l'on soupçonnait l'existence depuis longtemps. On était ainsi venu à savoir que la magistrature locale enquêtait sur le centre depuis plusieurs semaines, dans le secret le plus absolu. Malgré la discrétion observée sur l'affaire par Juan Cristobal Mera, juge de la troisième section pénale d'Arica, mais grâce aux déclarations du gouverneur local, Fernando Nuñez, on savait que les fosses communes se trouvaient dans une zone c'est-à-dire du territoire de Camarones. Tout près du vieux cimetière de cette petite ville, que les autorités indiquaient comme étant d'un accès facile.

« Il convient de préciser » avait promptement déclaré le gouverneur Nuñez aux journalistes « que les coordonnées géographiques ne sont pas très précises, mais nous savons que le juge est déjà assuré de l'existence d'au moins deux fosses. Quoiqu'il en soit, nous demanderons la présence du ministre Juan Guzan Tapia au moment de l'exhumation éventuelle des restes des *desaparecidos* ».

Les indications qui avaient permis de repérer ce centre de détention venaient de révélations de l'avocate Gonzalez, qui disait les avoir reçues « sous le secret de la confession », comme il avait lui-même déclaré. On ne savait pas encore clairement combien de centres de détention se rapportaient ces informations.

Je décidai alors de creuser l'effroyable réalité des *desaparecidos* chiliens, en rencontrant la leader de l'Association des familles des disparus.

Emprisonnée, torturée, exilée. Mireya Garcia a perdu plus que sa jeunesse avec le coup d'État de Pinochet. Son frère a disparu depuis plus d'un quart de siècle maintenant. Aujourd'hui vice-présidente de l'Association des familles des détenus des *desaparecidos*, elle n'a jamais cessé de se battre pour la recherche de la vérité.

Le lieu où, jour après jour, depuis des années maintenant, se réunissent ces mères, ces grands-mères, chacune avec son fardeau de douleur, chacune avec la photographie de son fils, de son frère, de son mari ou de son petit-fils disparu, est un petit immeuble bleu, proche du centre de Santiago. Les murs de la cour sont couverts de photos de *desaparecidos* ; pour chacun d'eux, une photo aux couleurs passées et une phrase qui répète la même question, indéfiniment : *Donde estan ?* « Où sont-ils ? ». Ponctuellement, la succession ininterrompue de photos et de questions toutes identiques est suspendue par une rose, par une fleur.

Quel souvenir avez-vous de ces années, du coup d'État ?

Un souvenir très vague. J'étais à la maison, et je me rappelle simplement avoir entendu des musiques militaires à la radio. Et puis plein d'hommes, en uniforme, dans les rues. Je n'arrivais pas encore à me rendre compte que, ce jour-là, l'Histoire de mon pays, le Chili, avait subi un coup très dur !

Quel âge aviez-vous alors ?

Jâ##appartenais Ã la jeunesse socialiste de Concepcion, une petite ville Ã quelques centaines de kilomÃtres au sud de Santiago. Je voulais faire des Ãtudes, me marier, avoir une famille et des enfantsâ# Mais tout sâ##est ÃcroulÃ. Vite, trop vite. Aujourdâ##hui, jâ##arrive Ã parler de tout cela avec un calme relatif. Mais pendant des annÃes, jâ##Ãtais incapable de rÃ-Ãvoquer ces jours-lÃ . MÃame avec ma familleâ#

Ils sont venus nous chercher un soir. Il nâ##y avait que mon frÃre et moi Ã la maisonâ# Jâ##ai ÃtÃ arrÃtÃe (si on peut parler dâ##arrestation) puis torturÃe. Pour Ãtre sincÃre, je nâ##arrive toujours pas Ã parler de ces humiliations aujourdâ##hui â#

Je nâ##ai plus revu mon frÃre. Plus tard, quand nous avons rÃoussi avec ma famille Ã nous enfuir Ã lâ##Ãtranger, au Mexique, jâ##ai appris que Vicente avait dÃfinitivement disparu. Je me souviens comme dâ##une angoisse terrible de savoir quâ##il Ãtait peut-Ãtre encore vivant, quelque part, et que moi jâ##Ãtais lÃ , Ã des milliers de kilomÃtres, sans pouvoir rentrer au Chili, sans pouvoir le chercher, lâ##aider.

Câ##est Ã cette Ãpoque que vous avez eu lâ##idÃe de fonder cette association ?

Oui. Nous Ãtions nombreuses, exilÃes au Mexique, Ã avoir des membres de nos familles que la dictature de Pinochet avait fait disparaÃtre. Nous organisons des dÃfilÃs dans les rues. Une arme bien faible, contre une dictature aussi fÃroce, mais au moins les gens ont commencÃ Ã sâ##intÃresser Ã nous. Ils ont commencÃ Ã savoir.

Quand avez-vous pu rentrer au Chili ?

Il a fallu quinze ans. Et, aujourdâ##hui encore, je me sens exilÃe. Une exilÃe dans mon propre pays.

Quâ##avez-vous pu apprendre sur le sort de votre frÃre ?

Presque rien. Juste quâ##il a ÃtÃ dÃportÃ dans un centre de dÃtention clandestin, un centre de torture, qui sâ##appelait Cuartel BorgoÃo et qui nâ##existe plus aujourdâ##hui. Ils ont tout dÃtruit au bulldozer, pour faire disparaÃtre les traces, et les preuves.

Croyez-vous que lâ##on puisse attribuer toute la responsabilitÃ Ã Pinochet ?

Non. Et câ##est le cÃtÃ incroyable du Chili. Dans les archives des tribunaux, il y a au moins une trentaine de procÃdures judiciaires ouvertes contre des gÃnÃraux, des colonels, des politiques et de simples â##ouvriersâ## de la mort, qui se sont rendus coupables de torture, dâ##assassinats et de violences de tout type. Mais le cÃtÃ absurde de mon pays est que tout le monde sait que trois mille personnes au moins ont disparu dans le nÃant, alors que les tribunaux ne reconnaissent la disparition avÃrÃe que de onze dâ##entre elles. Câ##est comme si un pays tout entier savait, mais tournait la tÃte de lâ##autre cÃtÃâ#

Конец ознакомительного фрагмента.

Текст предоставлен ООО «ЛитРес».

Прочитайте эту книгу целиком, [купив полную легальную версию](#) на ЛитРес.

Безопасно оплатить книгу можно банковской картой Visa, MasterCard, Maestro, со счета мобильного телефона, с платежного терминала, в салоне МТС или Связной, через PayPal, WebMoney, Яндекс.Деньги, QIWI Кошелек, бонусными картами или другим удобным Вам способом.